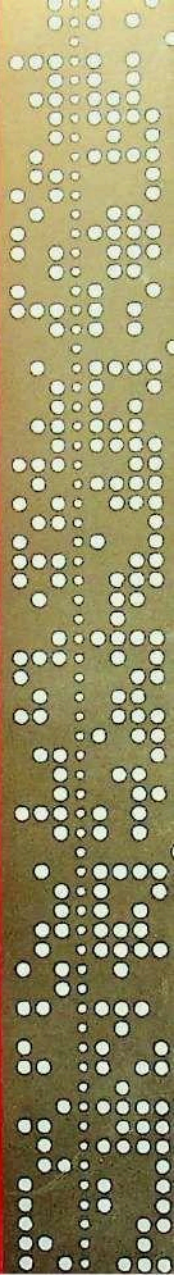


**LE PLAN DE DIEU
DANS L'HISTOIRE
DU MONDE**



LE PLAN DE DIEU
DANS L'HISTOIRE DU MONDE

ANDRÉ LAMORTE

LE PLAN DE DIEU DANS L'HISTOIRE DU MONDE

EDITIONS « LA VOIX DE L'ÉVANGILE »

Boîte postale 45 - Marseille (France)

Première édition :

5000 exemplaires, juin 1966

Copyright by Editions « La Voix de l'Evangile »
Marseille - France

LA VOCATION D'ISRAËL

*Je t'établis pour être la lumière des nations,
pour porter mon salut jusqu'aux extrémités de
la terre.*

Esaïe 49 : 6

Lorsque le 15 mai 1948, M. Ben Gourion, président du Conseil israélien, lança à la face du monde la solennelle proclamation de la constitution de l'Etat d'Israël, le monde entier a saisi, clairement ou confusément, qu'un événement extraordinaire venait de se produire. Les croyants devaient saluer, par-delà le petit Etat qui renaissait, après dix-neuf cents ans d'une éclipse tragique, un événement d'une portée prophétique exceptionnelle, le plus grand sans doute depuis la résurrection de Jésus-Christ.

Il s'agissait bien, en effet, d'une résurrection, d'un miracle humainement imprévisible. Rien, la veille encore, ne le laissait prévoir. En pleine guerre israélo-arabe, tandis que les Anglais quittaient en hâte Haïfa, la proclamation de Ben Gourion éclatait comme un coup de tonnerre dans un ciel de feu.

« Qui a jamais entendu pareille chose ? Qui a jamais vu rien de semblable ? Un pays peut-il naître en un jour ? Une nation est-elle enfantée d'un seul coup ? » (Esaïe 68 : 8).

Le prophète, huit siècles avant notre ère, annonçait ainsi l'exclamation du monde moderne. Mais il accusait en même temps l'opportunité, la nécessité de l'événement. Car la vocation d'Israël n'était point achevée en l'an 70. Si elle l'eût été, nous aurions pu croire à l'échec du plan de Dieu dans l'histoire. Nous ne comprendrions pas la plus grande partie du message des prophètes, et singulièrement une déclaration divine comme celle d'Esaië 49 : 6 qui s'applique de toute évidence au peuple d'Israël et qui n'a jamais encore reçu son accomplissement : « Je t'établis pour être la lumière des nations, pour porter mon salut jusqu'aux extrémités de la terre. »

L'ALLIANCE

En Eden, Dieu esquissa en quelque sorte, sur un champ limité, le programme de son royaume ici-bas. Si la chute en reculait l'échéance, elle ne devait point en annuler la réalisation. En même temps qu'il décidait d'opérer la réconciliation avec l'homme déchu, l'Eternel poursuivait son plan d'établissement du royaume par le moyen d'un peuple élu.

La vocation d'Israël est, en effet, liée à la destinée du royaume de Dieu sur cette terre. Au sein des nations incrédules, Israël devait être la nation type, la nation modèle, l'image réduite du royaume. « Je ferai de toi une grande nation », dit l'Eternel à Abram (Gen. 12 : 2). Dans Deut. 4 : 1, Israël est interpellé comme nation : « Maintenant,

Israël, écoute... » Comme *nation* parmi les *nations profanes* (Deut. 4 : 6b-7-8). Est-il une seule nation qui soit comme Israël que Dieu est venu racheter pour en former son peuple... ? » Ainsi s'exprimait le roi David devant l'Eternel (II Sam. 7 : 23).

Elu de Dieu, image du royaume, Israël devait être une *nation sainte*. « Soyez saints, car je suis saint » (Lévit. 11 : 44 ; 19 : 2 ; 20 : 7, 26 ; Nombres 15 : 40 ; Deut. 7 : 6).

Pour former cette nation et pour traiter avec elle, Dieu appela Abram (le père du peuple) : « Va-t'en de ton pays, de ta patrie, et de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai. Je ferai de toi une grande nation. » C'est en sa qualité de représentant de la nation élue qu'Abram est appelé à traiter une *alliance* avec Dieu (Gen. 15 : 18).

L'alliance avec Abram est le contrat qui doit lier solennellement Israël à l'Eternel, son roi. Contrat bilatéral comportant la signature des deux contractants : celle de Dieu, requise par le patriarche (Gen. 15 : 8) et symbolisée par les flammes qui passent entre les animaux partagés du sacrifice (Gen. 15 : 17) ; celle d'Abram, symbolisée par la circoncision. « Vous vous circoncirez, dit Dieu à Abram, et ce sera le signe (la signature) d'alliance entre moi et vous » (Gen. 17 : 11). Le rite de la circoncision n'avait d'autre signification que de confirmer en chaque Israélite, à travers les âges, son appartenance au peuple de Dieu (Gen. 17 : 7).

L'alliance contractée ainsi entre Dieu et Abram était indissoluble. Elle ne devait être remplacée par aucune autre. L'alliance traitée avec Moïse au Sinaï s'appliquera spécialement à la discipline spirituelle, morale, sociale et

internationale du peuple de Dieu, comme de chacun de ses membres. Elle n'apportera rien de nouveau au contrat antérieur. Car l'alliance avec Abram devait être une *alliance perpétuelle* (Gen. 17 : 7). C'est là précisément un de ses caractères fondamentaux¹.

Pourquoi cette alliance ? Pourquoi ce choix d'Israël ? Israël était-il un peuple meilleur que les autres ? Supérieur aux autres ?

Dieu répond à cette question dans Deut. 7. Sa réponse, sans doute, nous étonne. Elle peut même nous paraître empreinte de partialité.

« Ce n'est point parce que vous dépassez en nombre tous les autres peuples, que l'Eternel s'est attaché à vous et qu'Il vous a choisis, car vous êtes le moindre de tous les peuples. Mais, parce que l'Eternel vous aime... » (Deut. 7 : 7-8).

C'est évidemment au cours des quarante années dans le désert du Sinaï que ces paroles furent adressées à Israël. Mais elles peuvent s'appliquer au peuple aussi bien à son origine qu'à l'époque de Moïse. Dieu est amour, et il faut un objet à son amour. C'est ainsi qu'Il fit d'Israël l'objet de sa prédilection (cf. Jér. 2 : 1-3 ; 13 : 11 ; 31 : 3). Souvent les prophètes appellent Israël *la fiancée*, ou *l'épouse* de l'Eternel (cf. Osée 2 : 18-24 ; Esaïe 62 : 5 ; Jér. 2 : 32 ; 7 : 34, etc.).

¹ Il va sans dire que la nouvelle alliance n'infirme pas non plus l'alliance perpétuelle avec Abram dans sa signification organique et nationale. La nouvelle alliance comporte un caractère essentiellement individuel. Fondée sur la vertu salvatrice du sang de Christ, elle lie personnellement le racheté à son Sauveur et, par voie de conséquence, l'Eglise à Jésus-Christ.

Y a-t-il là quelque partialité, quelque injustice ? Certes non. Car si Dieu aime Israël, s'Il l'aime lui, d'abord, c'est qu'Il aime tous les hommes, et tous les peuples de la terre. *Israël sera le serviteur de l'Eternel* (Esaïe 42 : 1 et *passim*) c'est-à-dire l'instrument *choisi* en vue du salut des nations. Par cet instrument, Dieu révélera aux nations la réalité et la qualité de son amour, et par lui, Il les appellera à se placer à leur tour au bénéfice de cet amour.

« Je ferai de toi une grande nation, et je te bénirai ; je rendrai ton nom grand », dit l'Eternel à Abram. Et Il ajoute : « Et tu seras une source de bénédiction. Je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui te maudiront ; *et toutes les familles de la terre* (toutes les nations) *seront bénies en toi* » (Gen. 12 : 2-3).

« Le reste de Jacob sera au milieu des peuples nombreux comme une rosée qui vient de l'Eternel, comme les gouttes d'eau sur l'herbe » (Michée 5 : 6).

« Les restes de Sion, les restes de Jérusalem seront appelés saints... Vous, on vous appellera sacrificateurs de l'Eternel, on vous nommera serviteurs de notre Dieu... J'enverrai leurs réchappés vers les nations, à Tarsis, à Pul et à Lud, qui tirent de l'arc, à Tubal et à Javan, aux îles lointaines, qui jamais n'ont entendu parler de moi, et qui n'ont pas vu ma gloire ; *et ils publieront ma gloire parmi les nations*. Ils amèneront tous vos frères du milieu de toutes les nations, en offrande à l'Eternel » (Esaïe 4 : 3 ; 61 : 6 ; 66 : 19-20).

Telle est la raison suprême de l'élection d'Israël ; telle est la signification profonde de l'alliance avec Abram ; tel est le sens de la vocation d'Israël : être la lumière des nations, l'instrument au milieu d'elles de la manifestation de la

gloire et de l'amour de Dieu, le héraut de leur salut (Esaïe 49 : 6).

Mais Dieu n'a-t-il pas rejeté son peuple ? Nombreux sont ceux qui, dans le monde chrétien, répondent positivement à cette question, invoquant le châtement de la dispersion vingt fois séculaire d'Israël et considérant l'Eglise comme le nouvel Israël auquel Dieu aurait remis définitivement les prérogatives de l'Israël ancien.

S'il en était ainsi, il faudrait voir dans la substitution de l'Eglise au peuple de la promesse comme un aveu des tâtonnements, et même de l'échec de Dieu. C'est Israël que Dieu a appelé à être la lumière des nations, à porter son salut jusqu'aux extrémités de la terre².

Que l'histoire du peuple de Dieu, depuis 70, paraisse accuser le rejet d'Israël et infirmer la pérennité de sa vocation, nous n'en disconvenons pas. Que bon nombre de théologiens, fondés avant tout sur les faits, aient échafaudé la doctrine du rejet définitif au profit de l'Eglise, nous le concevons plus difficilement. Car ce n'est pas la doctrine biblique.

² Dira-t-on que c'est là la mission de l'Eglise depuis 2000 ans ? Nous ne le pensons pas, et nous dirons plus loin ce qu'est la mission de l'Eglise : « Prêcher dans le monde entier la bonne nouvelle du royaume *pour servir de témoignage* à toutes les nations » (Matth. 24 : 14). L'Eglise doit être un témoin de l'Evangile du royaume et, par ce témoignage, elle doit travailler au salut individuel des pécheurs. C'est le sens de Matth. 28 : 19. On ne baptise pas des nations, on baptise des individus au sein des nations. Le rôle de l'Eglise n'est pas la conversion des nations.

LA DOCTRINE DE LA RÉINTÉGRATION

La doctrine biblique est celle de la réintégration. Le mot est de saint Paul (πρόσληψις, Rom. 11 : 15). La doctrine est celle de tout le message prophétique.

La rébellion constante d'Israël, ses prostitutions séculaires aux dieux étrangers, ses concessions aux usages des autres nations, ne pouvaient pas rester impunies. Pendant des siècles, Dieu n'a cessé d'avertir son peuple des châtiments qu'il encourrait. Ni ces avertissements, ni l'épreuve de l'exil ne l'ont convaincu. Dieu a poussé sa patience et son amour jusqu'à lui envoyer son Fils unique et bien-aimé (Matth. 21 : 33, ss.). Le peuple élu est demeuré sourd à toutes les démarches d'en-haut. Dieu se devait alors de sévir. Le châtiment était une dispensation de sa justice : un châtiment qui se mesurerait à la confiance accordée comme aux responsabilités qu'avait assumées Israël de l'alliance vis-à-vis des nations ; un châtiment qui serait, pour Israël d'abord et, par lui, pour les nations, l'école de la rédemption.

Ainsi s'expliquent les épreuves terribles qui, au cours des âges, ont marqué la destinée du peuple juif (cf. Osée 2 : 4-15)³.

³ Serions-nous de ceux qui approuvent les persécutions anti-sémites ? Loin de là. Nous n'avons pas à donner ici les preuves de notre sympathie à l'égard du peuple juif persécuté. Nous connaissons les avertissements de Dieu à l'égard des persécuteurs d'Israël (Gen. 12 : 3 ; Deut. 7 : 17, ss. ; Zach. 2 : 8-9, etc.). Nous savons que même les peuples que Dieu suscita jadis comme *verges de sa colère* ont été voués à la malédiction (Esaïe 10 : 5). Nous considérons la seule justice de Dieu et non la haine stupide des hom-

Mais ce châtement, si tragique et si long soit-il, ne saurait éclipser l'annonce d'une rédemption.

Dieu n'a jamais cessé d'aimer Israël et de vouloir pour lui l'accomplissement de la mission qu'Il lui avait dévolue. A peine achève-t-Il la prédication des pires calamités qui attendent l'infidèle que, sans transition, le prophète annonce pour l'Israël purifié au creuset des tribulations, les plus radieuses promesses. « En ce jour-là, dit l'Eternel, tu m'appelleras : mon mari ! et tu ne m'appelleras plus : mon maître !... Je serai ton fiancé par la justice, la droiture, la grâce et la miséricorde ; je serai ton fiancé par la fidélité et tu reconnaîtras l'Eternel... Je dirai à Lo-Ammi : tu es mon peuple ! et il répondra : mon Dieu ! » (Osée 2 : 16-25)

Sont-ce là figures de rhétorique ? Et, sinon, comment ne pas lire en de tels oracles la volonté d'une totale restauration ?

Et que dire de telles prophéties dont est banni tout élément poétique et dont on chercherait en vain l'accomplissement dans le lointain passé ? « Voici, les jours viennent, dit l'Eternel, où je ferai avec la maison d'Israël et la maison de Juda un renouvellement d'alliance » (Jér. 31 : 31) « J'anéantirai toutes les nations parmi lesquelles je t'ai dispersé, mais toi je ne t'anéantirai pas ; je te châtierai avec équité, je ne puis pas te laisser impuni... Ta blessure est grave, ta plaie est douloureuse... Je t'ai frappé comme on frappe un ennemi, je t'ai châtié avec violence, à cause de la multitude de tes iniquités, du grand nombre de tes

mes et leur stupide vengeance. Nous savons, d'autre part, que la justice divine exercée sur Israël est dans la ligne de l'amour éternel de Dieu à l'égard de son peuple.

péchés.. Mais je te guérirai, je panserai tes plaies, dit l'Eternel... La ville sera rebâtie sur ses ruines... Du milieu d'eux s'élèveront des actions de grâce et des cris de réjouissance... » (Jér. 30 : 11-12, 14, 17-19). « En ce temps-là, je vous rassemblerai ; car je ferai de vous un sujet de gloire et de louange parmi tous les peuples de la terre, quand je ramènerai vos captifs sous vos yeux, dit l'Eternel » (Soph. 3 : 20).

Ces textes auraient-ils trait au retour de l'exil de Babylone ? Le retour de Babylone n'intéressait que la tribu de Juda. Au lendemain de l'exil, Israël n'a jamais connu la liberté dans une terre toujours occupée par l'étranger. La patrie de toutes les tribus d'Israël et de Juda n'a été vraiment recouverte par la reconnaissance des nations — sauf les nations arabes — que le 15 mai 1948. Ce jour-là la prophétie de Jér. 31 : 31 est devenue (du moins partiellement) histoire.

Quant à la prophétie de l'anéantissement de *toutes* les nations parmi lesquelles les Juifs ont été dispersés, elle attend encore sa complète réalisation. Israël est appelé à une vigilance constante, à une lutte quasi-permanente contre ses ennemis héréditaires qui ont juré de l'effacer à jamais de la carte du monde. Sa blessure n'est donc pas guérie, et sa plaie demeure, car une part de son territoire national (la Samarie et une partie importante de la Judée, dont la vieille ville de Jérusalem) ne lui a pas encore été rendue.

Enfin, Israël n'est pas encore un sujet de gloire et de louange pour tous les peuples. Les interminables palabres et les inquiétudes qu'il a suscitées au sein de l'ONU à la

suite des événements du Sinaï de 1956, en sont un témoignage.

Autant de promesses donc qui ne sont que très partiellement accomplies, ou qui attendent leur accomplissement. Mais, du fait qu'elles sont inscrites dans les prophéties, et que leur nature ne fait aucun doute, nous devons croire à leur réalisation future et en accepter la portée matérielle et temporelle. Nous devons y prêter d'autant plus attention que la renaissance actuelle de l'Etat juif nous est un gage de leur accomplissement total.

Ecrire, comme le fait Oswald T. Allis, que, du fait de l'absence du temple « un juif croyant est aujourd'hui aussi près du ciel aux Etats-Unis qu'à Jérusalem », que, « pour le chrétien, soit juif ou gentil, le pays de Palestine n'offre qu'un intérêt sentimental » ; que « restaurer la nation juive c'est vouloir plonger les nations dans une troisième guerre mondiale »⁴ ; c'est tout simplement faire fi des prophéties qui, à l'instar de celle d'Ezéchiél 37, proclament le jour de cette restauration. C'est nier la vocation d'Israël et signifier le rejet définitif du peuple élu.

« Dieu a-t-il rejeté son peuple ? » demande saint Paul qui répond aussitôt par la négative.

Comment répondrait-il autrement, l'apôtre qui affirme en des accents d'une clarté sans égale la pérennité de la vocation d'Israël et de son élection (Rom. 11 : 27-29, etc.) ? D'autre part, l'élection et la possession du pays sont toujours liées dans la prophétie. Si l'eschatologie prophétique

⁴ Oswald T. Allis, *Israel's Transgression in Palestine*, in « Christianity Today », vol. 1, number 6, 24 décembre 1956, pp. 8 et 9.

affirme la restauration de l'alliance, elle ne la conçoit jamais en dehors d'une restauration physique, disons même géographique. (Cf. Jérémie, Ezéchiel, Esaïe, Joël, Zacharie, etc. *passim*. Lire spécialement Ez. 47 : 13-23 ; 48 : 1-35.)

« Dieu, dit saint Paul, n'a pas rejeté son peuple qu'Il a connu d'avance » (Rom. 11 : 2).

Car l'alliance demeure, en dépit des châtiments encourus. Elle demeure parce qu'elle est « perpétuelle » selon Genèse 17 : 7, et que « Dieu ne se repent pas de ses dons et de son appel » (Rom. 11 : 29). « Car l'Eternel, ton Dieu, est un Dieu de miséricorde, qui... n'oubliera pas l'alliance de tes pères, qu'Il leur a jurée » (Deut. 4 : 31). « Quand les montagnes chancelleraient, quand les collines s'éloigneraient, mon amour ne s'éloignera point de toi, et mon alliance de paix ne chancellera point, dit l'Eternel qui a compassion de toi » (Esaïe 54 : 10).

Avec la rébellion d'Israël et son châtimement séculaire, un événement inattendu s'est produit : l'avènement de l'Eglise, à la Pentecôte. Mais cet événement ne saurait signifier le rejet définitif d'Israël. Il signifie que Dieu ne se laisse pas sans témoin dans le monde. *Rejet provisoire* des prérogatives d'Israël, de sa mission sacrée définie par Esaïe 49 : 6, mais non de son élection et de sa destinée.

Aussi bien, après l'affirmation de l'apôtre : « Dieu n'a pas rejeté son peuple... » faut-il lire Rom. 11 : 15 de la manière suivante : « Car si leur rejet (provisoire) a été la réconciliation du monde, que sera leur réintégration, sinon une vie d'entre les morts ? » L'adjectif *provisoire* est nécessairement sous-entendu dans la pensée de saint Paul.

Nous en avons la confirmation par l'annonce de la *réintégration* (proslepsis).

De quoi s'agit-il exactement ? Réintégration dans l'Eglise, selon la notion catholique du royaume en vertu de laquelle le royaume de Dieu sur la terre serait une réalité lorsque Israël s'agrègerait à l'Eglise romaine ? Certainement non. Israël n'a jamais été intégré à l'Eglise. Il ne saurait donc être question pour lui d'une *réintégration dans l'Eglise*.

Réintégration donc dans les prérogatives de l'alliance avec toutes les conséquences qu'impliquera pour le peuple élu cette reprise de tous les droits et attributions attachés à l'alliance.

L'alliance perpétuelle conclue avec Abram, et qui faisait du peuple de Dieu la lumière des nations et l'instrument de leur salut, est *suspendue* dans ses effets depuis le rejet du Messie par Israël. *Suspendue, mais non rompue*. Elle retrouvera un jour toute sa portée première quand Israël en tant que peuple, reconnaîtra en Jésus-Christ son Messie et son Sauveur. Ce jour-là ce sera vraiment pour le peuple de Dieu une résurrection, « une vie d'entre les morts » (Rom. 11 : 15). Telle est la signification de la *réintégration* paulinienne qui répète sous une autre forme la promesse faite par Jérémie d'un *renouvellement d'alliance* (Bérith râdâschâh, Jér. 31 : 31)⁵.

Quand se produira cette réintégration ? Lorsque la totalité des païens sera entrée, déclare l'apôtre (Rom. 11 : 25) ; lorsque, par le ministère de l'Eglise, « la bonne nouvelle aura été prêchée dans le monde entier pour servir

⁵ ... Et non « d'une alliance nouvelle ».

de témoignage à toutes les nations » (Matth. 24 : 14). « Ainsi, dit saint Paul, tout Israël sera sauvé... et ce sera mon alliance avec eux (la reprise de l'économie de l'alliance) quand j'ôterai leurs péchés » (Rom. 11 : 26-27).

L'Ancien Testament relie cet événement au miracle d'une pentecôte nouvelle. Ezéchiel l'annonce pour le jour où « l'Esprit, venant des quatre vents », soufflera sur Israël restauré sur son sol national (Ez. 37 : 6b, 9-10, 14). Plus clairement peut-être encore, Joël (2 : 28-32), prédit cette résurrection spirituelle, ce salut collectif, en des accents saisissants. Et Zacharie précise le temps de l'événement comme devant être vraisemblablement au terme de la grande tribulation, et plus exactement encore à l'heure du retour glorieux du Seigneur. (Lire Zach. 12 : 10-14 ; 14 : 1-21.)

L'ACCOMPLISSEMENT DE LA VOCATION

Cette vocation que résume le prophète Esaïe en ces termes : « Je t'établis pour être la lumière des nations, pour porter mon salut jusqu'aux extrémités de la terre », Israël ne l'a point encore réalisée. Il ne la réalisera qu'après sa conversion, lorsque Jésus-Christ reviendra sur la terre pour y rétablir son règne, c'est-à-dire au cours du millénium. Il sera digne alors de la confiance que Dieu avait jadis mise en lui et de l'élection dont il fut l'objet. Et c'est alors que « la terre sera remplie de la connaissance de l'Eternel, comme le fond de la mer par les eaux qui le couvrent » (Esaïe 11 : 9 ; Hab. 2 : 14). Pourrions-nous espérer une telle

bénédiction sur la terre durant l'économie de l'Eglise ?

« Malgré tant de prédications, la proportion des païens augmente dans le monde, écrit M. René Pache, et... l'immense majorité des hommes des derniers temps, envoûtée par l'ennemi, préféreront se tourner vers l'Antichrist. Quand donc arrivera le moment où, sur la terre, la plus grande partie de l'humanité se laissera gagner au Sauveur sinon pendant le millénium ? »⁶.

Certes, l'Eglise doit accomplir sa mission de témoignage jusqu'au bout du monde. Mais cette mission n'implique nullement le salut des nations. Qui de nous, chrétiens, pourrait croire que les nations du monde, en tant que collectivités politiques et géographiques, se rendront un jour aux appels de l'Eglise, corps de Christ ? Car le temps de l'Eglise touche à son terme. Le jour de son enlèvement est proche et, avec lui, l'apostasie (II Thess. 2 : 1-4). « Quand le Fils de l'homme viendra, disait le Christ, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (Luc 18 : 8).

L'évangélisation des nations, c'est à Israël restauré dans ses prérogatives de peuple de l'alliance qu'il appartiendra de l'accomplir. Nombreux sont les textes prophétiques qui évoquent ce rôle exclusivement réservé au peuple élu au temps du millénium. Nous en citerons seulement quelques-uns.

« Voici, tu appelleras des nations que tu ne connais pas et les nations qui ne te connaissent pas accourront vers toi à cause de l'Eternel, ton Dieu, du saint Israël, qui te glorifie » (Esaïe 55 : 4-5).

« En ce jour-là, dix hommes de toutes les langues de

⁶ René Pache, *Le retour de Jésus-Christ*, p. 470.

nations saisiront un Juif par le pan de son vêtement, et diront : « Nous irons avec vous, car nous avons appris que Dieu est avec vous » (Zach. 8 : 23).

Jérusalem sera le centre du monde et le centre principal de l'adoration. Aux temps anciens, Dieu avait placé Israël au cœur des grands empires, sans doute pour que ceux-ci puissent entrer en contact avec le vrai Dieu. Au temps du millénium, ce sera de Jérusalem et de Palestine que rayonnera la lumière divine aux quatre coins du monde.

Le trône de l'Eternel sera, en effet, à Jérusalem, « et toutes les nations (probablement leurs délégations) s'y assembleront » (Jér. 3 : 17). Car le nouveau temple sera reconstruit ⁷ et revêtira une importance mondiale. Six longs chapitres du prophète Ezéchiel sont consacrés à sa description et à son culte (40-44, 46). C'est là que résidera la gloire de l'Eternel (43 : 1-7) ; c'est là que les peuples recevront l'instruction divine pour la vie religieuse, la vie morale et sociale, et que seront réglées en suprême appel les affaires juridiques (cf. Ez. 44 : 15, 23-24).

Des fêtes seront célébrées à Jérusalem : *la Pâque* qui évoquera pour toutes les nations le sacrifice rédempteur

⁷ A notre avis, le nouveau temple sera reconstruit déjà sous le règne de l'Antichrist, sinon plus tôt. L'alliance avec *plusieurs* que l'Antichrist traitera au début de son règne et qui, au lendemain de la défaite de Gog (Ez. 38-39) inaugureront pour Israël une ère de paix de trois ans et demi, avant la grande tribulation (cf. Dan. 9 : 27), autorise cette hypothèse. D'autre part, les sacrifices d'animaux, dont il est question dans Ez. 43 : 18-19, 27, nous paraissent avoir spécialement trait à cette époque. Car après la conversion d'Israël, pendant le millénium, il ne sera, sans doute, plus question d'un rituel lévitique, l'offrande du corps du Christ n'étant plus discutée (Hébr. 10 : 9-18).

(Ez. 45 : 21-25) ; *la fête des tabernacles* qui aura pour but de célébrer, non plus seulement le repos de la terre promise, mais celui du royaume de Christ sur une terre longtemps souillée par le péché (Zach. 14 : 16).

Les nations qui n'accepteront pas de participer à ces solennités (nous savons que le péché, et même la mort, seront encore possibles au cours du millénium) seront châtiées. « L'Eternel frappera les nations qui ne monteront pas pour célébrer la fête des tabernacles. Ce sera le châtiment de l'Egypte, le châtiment de toutes les nations qui ne monteront pas pour célébrer la fête des tabernacles » (Zach. 14 : 18).

Mais la passion missionnaire d'Israël sera telle, lorsqu'appartiendra à Jésus-Christ, qu'un grand nombre de nations se convertiront. Les Juifs s'en iront à travers le monde à la conquête des peuples : « J'envverrai leurs réchappés (ceux d'Israël), dit l'Eternel, vers les nations, à Tarsis, Pul et à Lud, ... à Tubal et à Javan, aux îles lointaines, qui n'ont jamais entendu parler de moi... et ils publieront mon nom et ma gloire... » (Esaïe 66 : 18-19). « Voici mon serviteur... il ne se découragera pas et ne se relâchera pas, jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre... » (Esaïe 42 : 4).

L'élan missionnaire d'Israël n'aura d'égal que la réponse des nations. Rien de pareil, jamais, dans l'histoire de l'Eglise, n'aura été — même de très loin — comparable. « Alors je donnerai aux peuples des lèvres pures, afin qu'ils invoquent tous le nom de l'Eternel, pour le servir d'un commun accord » (Soph. 3 : 9).

« En ce jour-là, les sourds entendront les paroles du Seigneur ; et... les yeux des aveugles verront. Les yeux de ces

qui voient ne seront plus bouchés, et les oreilles de ceux qui entendent resteront attentives. Le cœur des hommes légers sera intelligent pour comprendre, et la langue de ceux qui bégayent parlera nettement... » (Esaïe 29 : 18 ; 32 : 3-4).

« Il dominera d'une mer à l'autre, et du fleuve aux extrémités de la terre. Devant lui les habitants du désert fléchiront le genou, et ses ennemis lècheront la poussière » (Ps. 72 : 8-9). C'en sera fini de la haine farouche d'Esau contre Jacob. Même les Egyptiens se convertiront à l'Eternel. Et ce sera le comble du miracle de la délivrance divine : « En ce même temps, il y aura une route d'Egypte en Assyrie : les Assyriens iront en Egypte, et les Egyptiens en Assyrie, et les Egyptiens avec les Assyriens serviront l'Eternel... » (Esaïe 19 : 23). Pour sauver la paix, les « nations unies » de notre monde divisé ne seront plus là pour tenter entre Israël victorieux et l'Egypte vaincue un compromis de nature à humilier Israël. « En ce temps-là, Israël sera, lui, troisième, uni à l'Egypte et à l'Assyrie et ces pays seront l'objet d'une bénédiction. L'Eternel des armées les bénira, en disant : Bénis soient l'Egypte, mon peuple, et l'Assyrie, œuvre de mes mains, et Israël, mon héritage ! » (Esaïe 19 : 25).

Qu'une minorité de nations ne s'incline que superficiellement, ou à contre-cœur devant le Seigneur, c'est ce qu'il faut déduire de plusieurs autres textes comme aussi de l'issue finale du millénium (cf. Apoc. 20 : 7-10).

Mais quel miracle ! Tandis qu'aujourd'hui, et depuis des millénaires, une infime minorité de croyants disparaît sous la masse écrasante des hommes et des peuples qui ignorent ou rejettent le Christ, pendant le millénium ce sera une mi-

norité de peuples rebelles qui se distinguera de l'ensemble des nations converties qui uniront leurs concerts à la gloire de l'Eternel. « Au nom de Jésus, tout genou fléchira (non seulement) dans les cieux, (mais) *sur la terre*, et toute langue confessa que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père », (Phil. 2 : 10-11). Quel miracle ! et quel triomphe du Crucifié !

Avant la fin, c'est-à-dire avant que Christ ne remette son royaume à Dieu son Père, et que, dans la Jérusalem céleste, toute rébellion soit à jamais bannie, l'humanité connaîtra la gloire du Ressuscité. Après la faillite des idéologies et des systèmes politiques ou ecclésiastiques, les nations seront convaincues de la seule puissance valable de l'Evangile.

La terre que Dieu a créée pour en faire son marchepied ne sombrera pas dans la nuit éternelle avant d'avoir vécu l'expérience de la grâce. Car Christ reviendra, et Israël, longtemps incrédule, se convertira et sera l'instrument de la connaissance de Christ parmi les nations. « De même que vous avez été en malédiction parmi les nations, mais maintenant, de Juda et maison d'Israël, de même je vous sauverai, vous serez en bénédiction » (Zach. 8 : 13).

A l'aube du christianisme, c'est un Juif, Saul de Tarsus, que Dieu a choisi pour conduire à Christ des millions d'âmes et ouvrir à l'Evangile le monde païen. Pendant ce millénium, c'est le peuple juif converti qui sera le missionnaire de Jésus-Christ sur la terre, et qui conduira à salut la multitude des nations.

LA PROPHÉTIE DEVIENT HISTOIRE
ou le miracle de l'Etat d'Israël

2

*En ce temps-là, dit l'Eternel,
Je serai le Dieu de toutes les familles d'Israël,
Et ils seront mon peuple.
Ainsi parle l'Eternel :
Il a trouvé grâce dans le désert,
Le peuple de ceux qui ont échappé au glaive ;
Israël marche vers son lieu de repos.
De loin l'Eternel se montre à moi :
Je t'aime d'un amour éternel ;
C'est pourquoi je te conserve ma bonté.
Je te rétablirai encore, et tu seras rétablie,
Vierge d'Israël !
Tu auras encore tes tambourins pour parure,
Et tu sortiras au milieu des danses joyeuses.
Tu planteras encore des vignes sur les
montagnes de Samarie ;
Les planteurs planteront, et cueilleront les fruits.
Car le jour vient où les gardes crieront
sur la montagne d'Ephraïm :
Levez-vous, montons à Sion, vers l'Eternel,
notre Dieu !*

Jérémie 31 : 1-6

La résurrection de l'Etat d'Israël est le phénomène le plus prodigieux de l'histoire du monde depuis la résurrection de Jésus-Christ.

Penchons-nous sur ce phénomène.

• • •

Prodigieux, il l'est d'abord par sa soudaineté. Dispersés depuis plus de deux mille ans sur toute la surface de la terre, objet de la haine des hommes, victime de la plus sanglante tragédie de l'histoire (six millions de morts, sur seize millions de Juifs, dans les fours crématoires de Hitler), comment ce peuple pouvait-il espérer renaître et se retrouver dans sa patrie ?

Après deux ans de combats inégaux, tout à coup, le 14 mai 1948, nous apprenions la création d'un Etat juif. Ce jour-là, inopinément, M. Ben Gourion, président du Conseil israélien, lançait à la face du monde cette proclamation : *L'Etat d'Israël est fondé.*

Avons-nous mesuré la portée de cet événement dans l'histoire du monde moderne ? Les chrétiens eux-mêmes, ceux qui connaissent la Bible, ont-ils tous mesuré le privilège qu'un tel événement représente pour leur foi et pour leur témoignage ?

« Beaucoup de prophètes et de justes auraient voulu voir ce que nous voyons et ne l'ont pas vu, entendre ce que nous entendons et ne l'ont pas entendu » (Matth. 13 : 17).

Cet événement, la parole prophétique l'avait annoncé.

subit, inattendu : « Qui a jamais entendu pareille chose ? Qui a jamais vu rien de semblable ? Un pays qui naît en un jour ! Une nation qui est enfantée d'un seul coup ! » (Esaïe 66 : 8). C'est à notre génération que la grâce est faite d'être témoin de son accomplissement.

Prodigieuse cette résurrection par sa soudaineté, et *prodigieuse aussi par le miracle de la guerre de libération*. Il faut lire les récits qui ont été faits de cette guerre qui a duré deux années, de 1946 à 1948. Ce sont les hauts faits de l'Eternel.

Avec cent mille jeunes recrues (jeunes gens et jeunes filles), sans canons, sans tanks (ils en avaient quelques-uns seulement à la fin de la guerre) ; sans avions ; avec quelques mousquetons et quelques fusils-mitrailleurs, les Juifs ont tenu tête à cinq armées arabes équipées à la moderne (Irakiens, Libanais, Jordaniens, Egyptiens, Syriens).

D'abord battus, ils se sont ressaisis à la faveur d'une trêve qui dura trois semaines, au cours de laquelle ils purent obtenir quelques parachutages d'armes de la part des Russes et des Français.

Au lendemain de la trêve, comme providentiellement conduits, les Juifs marchèrent de succès en succès.

Je voudrais pouvoir faire passer devant vous quelques traits de cette dernière épopée de la guerre de libération.

Lorsque nous étions à Jérusalem, à la fin de l'année 1955, ma femme et moi, nous eûmes le privilège de rencontrer, à la présidence du Conseil israélien, l'ex-général en chef de cette guerre, l'archéologue Yadin. Interrogé sur son étonnante victoire et sur sa tactique, il répondit :

« C'est Dieu qui a donné la victoire à nos valeureux soldats. Quant à ma tactique, elle se trouve dans les récits des guerres de la Thora (comprenez : de l'Ancien Testament). Nous avons fait la guerre en nous inspirant de la science militaire de nos ancêtres du temps des Juges. »

Voici deux exemples :

1. *La prise d'Haïfa.* A la fin de la guerre de libération, l'Organisation des Nations Unies, qui avait tracé à Israël des frontières insensées, avait laissé aux Arabes le port d'Haïfa. Israël, enserré au nord, à l'est, au sud et, au tiers à l'ouest, par quarante millions d'Arabes résolus à son étouffement, ne possédait aucun port sur la mer libre. Un port — en l'occurrence Haïfa — lui était indispensable. Voici comment il s'en empara :

Un soir, à la tombée de la nuit (l'armistice était déjà signé), une centaine de soldats israéliens montèrent sur le mont Carmel. On sait que Haïfa est bâtie sur le flanc ouest du mont Carmel.

Ces soldats étaient-ils armés ? Ils portaient en tout cela avec eux des armes fort originales : des seaux et des cruches. En bas, dans la ville, la Légion arabe ne se doutait de rien.

Au signal donné, les Israéliens se mirent à frapper sur leurs cruches. Surpris par ce vacarme extraordinaire, s'imaginant qu'une puissante armée ennemie dévalait sur eux, les soldats arabes s'enfuirent à toutes jambes. Ils abandonnèrent Haïfa sans presque opposer de résistance.

2. *L'épopée du Négev.* Quelque cinquante cavaliers israéliens poursuivaient les Egyptiens en déroute dans

l'immense désert du Négev. A cinquante kilomètres au sud de Beer Sheba, ces cavaliers, insuffisamment approvisionnés en eau, voyaient tomber leurs chevaux. Contraints de stopper en plein désert, nos soldats s'interrogèrent : « Un Juif ne se livre pas aux Arabes. Quel parti prendre ? S'il faut mourir, comment mourir ? Faut-il se tuer, ou se laisser mourir de soif ? » Ils en étaient à ces interrogations macabres quand, tout à coup, ils virent arriver vers eux une petite cohorte d'Egyptiens, avec un drapeau blanc. C'étaient des plénipotentiaires qui venaient demander la paix.

Lorsque ces derniers se trouvèrent en face des cavaliers israéliens, ils s'exclamèrent : « Mais comment ! vous n'êtes que cette poignée ! En nous retournant, nous avons cru voir une immense armée derrière nous, et nos chefs nous ont députés vers vous pour demander grâce ! »

Certains disent peut-être : « Si les Juifs avaient eu affaire avec les Américains, ou avec les Allemands, ou... ils n'auraient pas vaincu de la sorte ». Ce qui est vrai, sur le plan humain, c'est qu'ils ont eu affaire avec les Arabes. Ce sont les Arabes qui sont leurs ennemis et les Arabes d'aujourd'hui, quelle que soit leur évolution, n'ont pas une psychologie différente de celle de leurs ancêtres. Ils sont coutumiers des hallucinations collectives, et l'on peut dire que, bien souvent, ces hallucinations ont été pour Israël un facteur important de succès. Mais l'explication humaine est insuffisante. Avec Israël, on ne saurait oublier le facteur providentiel, c'est-à-dire le secours de Dieu promis à son peuple. Le général Yadin avait raison : « L'auteur de toutes ces victoires, c'est Dieu ! » C'est Dieu d'abord,

lequel utilise à ses fins dernières les causes secondes que nous constatons.

Prodigieuse encore la résurrection de l'Etat d'Israël par la renaissance matérielle du pays.

Lorsque les Juifs sont entrés en possession de leur territoire, ils se sont trouvés en face d'un sol littéralement stérilisé.

L'occupant turc avait établi en Palestine un impôt sur les arbres. Pour éviter cette redevance, les Arabes avaient laissé périr leurs arbres.

Nous savons l'action des arbres sur le climat. Privée de ses forêts de jadis, la Palestine ne connaissait plus le régime régulier de ses pluies et de ses saisons. La terre délaissée par l'Arabe indolent ne produisait à peu près rien.

La question agricole se posait donc gravement au nouvel Etat. Il fallait nourrir les Juifs qui venaient de plus en plus nombreux en Palestine. Ils étaient six cent mille au moment de la libération, et ils sont aujourd'hui plus de deux millions. Si le pays est relativement long depuis le nord jusqu'à Eilat, il est extrêmement étroit entre le lac de Galilée et la grande mer (à peine quinze kilomètres dans certaines régions de la plaine côtière). Sa superficie totale est deux fois moindre que celle de la Suisse (21 000 km²). Pour nourrir une population croissant au rythme d'une immigration accélérée dont le chiffre pourrait atteindre plusieurs millions en quelques années (il y a dans le monde dix millions de Juifs), il fallait transformer la terre stérile et desséchée, non seulement en forêts, mais en terre de cultures riches et variées.

Dès la résurrection de l'Etat, un problème essentiel dominait donc tous les autres : le problème de l'eau. Comment avoir de l'eau ?

Avant de réunir des ingénieurs, les chefs d'Israël ont commencé par consulter la Bible. Ils ont interrogé les vingt-cinq premiers chapitres de la Genèse pour savoir très exactement où se trouvaient les puits des patriarches : Abraham, Isaac et Jacob. Ceux-ci, en effet, avaient creusé des puits dans le Négev, puits que l'envahisseur arabe avait comblés. La Bible nous apprend ces choses. Les Juifs font confiance à la Bible. Le puits d'Abraham, à Beer Sheba, n'avait-il pas été retrouvé depuis bien longtemps ?

Les Israéliens ont donc interrogé la Bible, et la Bible leur a dit où étaient les puits des ancêtres, et c'est avec l'eau des puits récupérés qu'ils ont commencé l'irrigation du Négev. Bientôt quelques oasis réjouirent ici et là cette immense terre désolée qu'il fallait à tout prix fertiliser pour donner asile à des milliers d'immigrés.

Les puits ne pouvant plus suffire, on songea à l'eau du Jourdain. Mais les Arabes s'opposant à ce projet, les ingénieurs se contentèrent d'amener, par de gros tuyaux, les eaux du Yarkon, petit fleuve côtier qui coule non loin de Tel-Aviv, et dont le débit, une partie de l'année, est assez important.

Israël est quadrillé par d'immenses tuyaux qui transportent les eaux abondantes du lac de Tibériade dont les Juifs ont la totale propriété. L'eau est amenée à travers la Galilée dans de grands bassins artificiels, bassins qui permettent une irrigation rationnelle du territoire.

Quand on circule en Israël, on peut voir, sur les grandes

routes toutes nouvelles, une, deux et même trois rangées d'arbres de chaque côté de la chaussée. Ce sont de petits arbres, de petits pins, de petits poivriers, de petits eucalyptus... Dans quelques années, ce seront des arbres normaux.

Chaque fois qu'un enfant vient au monde, on plante un arbre en Israël ; chaque année, chaque Juif plante un arbre. L'arbre est le grand symbole de la vie renaissante.

Il y a non loin de Jérusalem, sur la route qui va vers la vallée des Térébinthes, une immense forêt de six millions de petits pins. Emouvant hommage des vivants aux héros disparus ! Ces six millions de pins ont été plantés là en souvenir de six millions de Juifs victimes du nazisme. Cette forêt se nomme : la forêt des martyrs.

Le désert reverdit et refleurit. A travers la Galilée, dans les vallées de la Judée comme dans la riche plaine de Sharon, de beaux potagers, de jolis vergers sortent du sol doré. Les pierres ont été arrachées et que l'eau a fertilisé. Le désert du Négev, hier encore inhospitalier, connaît un miraculeux essor. Une des plus belles routes d'Israël le traverse du nord au sud, de Beer Sheba à la mer Rouge ; à distance en distance, surgissent de magnifiques oasis de verdure et de fruits : oranges, citrons, pamplemousses. Chose extraordinaire : on fait même dans le Négev de récoltes de pommes de terre.

La terre d'Israël est une terre de miracle.

Mais il faudrait avoir le temps de parler aussi du *progrès industriel*.

Jamais en Palestine, on n'avait vu fumer une cheminée d'usine. Aujourd'hui, on peut en voir un peu partout, spécialement aux environs de Jérusalem, de Tel-Aviv, de

Haïfa, mais aussi, ce qui dépasse presque l'imagination, en plein Négev. Beer Sheba, capitale du Négev, qui n'était il y a dix ans qu'une misérable bourgade, est aujourd'hui une ville industrielle importante de vingt-cinq mille habitants avec ses cités ouvrières modernes.

On trouve en Israël des usines de ciment, de films, de canons et d'obus de petit calibre, de fusils et de fusils-mitrailleurs ; des usines de produits chimiques. Ces dernières, dans le voisinage de la mer Morte où règne une chaleur étouffante, entre 300 et 390 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée, sont appelées à une exceptionnelle prospérité. Car les richesses de ce grand lac asphaltique jusqu'ici jamais prospecté, paraissent théoriquement inépuisables.

Prodige, miracle aussi, que la renaissance de la langue hébraïque comme langue parlée de l'Etat. Il s'agit là d'un phénomène unique dans l'histoire.

Les Juifs, auxquels il faut reconnaître l'intelligence et le génie, ont parfaitement compris qu'un Etat composé de soixante-dix nations, depuis les Juifs yéménites jusqu'aux Juifs allemands, en passant par les immigrés de Russie, de Tchécoslovaquie, de Hongrie, de Roumanie, d'Irak, des Indes, de Chine, etc., ne pourrait former une nation vraiment homogène que par une langue nationale. A une certaine époque, le pionnier de l'Etat juif que fut Théodore Hertzl avait pensé à la langue anglaise. Cette suggestion fut aussitôt abandonnée. Israël est le peuple de la Thora. La Bible est à la base de sa constitution politique. C'est ainsi que la vieille langue des prophètes, la langue hébraï-

que ancestrale, considérée comme langue morte depuis vingt-cinq siècles, devint la langue officielle de l'Etat.

C'était là une ambition immense et apparemment téméraire. Le peuple irlandais qui s'est séparé de l'Angleterre en 1922 (Irlande du Sud), a tout fait depuis près de quarante ans pour supprimer l'anglais et ressusciter sa vieille langue celtique depuis longtemps oubliée. Or, malgré tous les efforts accomplis dans ce but, on parle toujours l'anglais en Irlande du Sud et il est probable qu'on le parlera toujours.

En Israël, tous les Israéliens, quelle que soit leur origine, parlent aujourd'hui l'hébreu. Après onze ans seulement d'existence nationale, la langue de la Bible s'est imposée. Sur les tramways, sur les monuments publics, comme aux devantures des magasins, les inscriptions sont en hébreu. Les journaux israéliens sont tous écrits en hébreu. Des néologismes sémitiques ont été fabriqués pour désigner tous les termes modernes et techniques qui ne sauraient figurer dans la Thora.

A l'école, les enfants apprennent l'hébreu avec autant de facilité qu'ils apprendraient une autre langue.

Il me souvient d'un chant de Noël que des enfants juifs chrétiens nous chantèrent en chœur un soir de décembre 1955, à Tibériade. Le rythme et la mélodie en étaient magnifiques.

Quant aux immigrés adultes, lorsqu'ils arrivent en Israël, ils doivent suivre obligatoirement les cours d'hébreu organisés spécialement pour eux. Cette discipline des classes du soir pour adultes a été, à côté du sens aigu de la patrie et de la race que l'Israélien porte en lui, l'un des éléments

essentiels de l'immense progrès accompli en Israël en dix ans seulement sur le plan de la langue nationale.

Prodige enfin que la conjugaison des efforts essentiels de l'économie du pays et de sa défense militaire.

Sur ce plan encore, l'expérience est unique au monde.

L'Etat n'a pas trop de bras avec sa jeunesse et ses adultes pour le travail de la terre et pour son industrie. Or, la paix n'a jamais été signée entre l'Etat juif et les pays arabes qui l'encerclent, et l'armistice n'a jamais été respecté. Depuis 1948 — surtout avant l'extraordinaire expédition du Sinaï — Israël doit être en perpétuel état d'alerte, sur mille trois cents kilomètres de frontières, pour parer aux raids des fédâyim ennemis. Un tel état de fait impose un effort militaire considérable et permanent.

Comment résoudre à la fois le problème militaire et le problème d'une saine économie ? On sait que l'armée israélienne peut mettre en campagne, en quarante-huit heures, plus de quatre cent mille soldats (quatre cent mille soldats sur deux millions d'habitants !) On sait également que l'armée israélienne est mixte : les jeunes gens passent trois ans sous les drapeaux, les jeunes filles deux ans.

Ces problèmes ont été résolus par l'organisation des *kibboutzim*.

Il y a environ quatre cents kibboutzim, la plupart dispersés le long des frontières. Les kibboutzim sont des colonies agricoles communautaires. Leur importance varie suivant les régions : certains comptent cent membres, d'autres cent cinquante, d'autres cinq cents et davantage. Le principe est le même pour tous.

Au kibboutz, tout le monde est agriculteur et soldat : femmes comme les hommes. Seuls les parents âgés et les enfants encore jeunes ne sont point astreints à des travaux. Sur les frontières, jeunes gens, jeunes filles et hommes et femmes valides cultivent la terre, le fusil sur le dos. Les produits du sol, comme ceux qui sont fabriqués, sont collectés et bord utilisés par la communauté ; le surplus appartient à l'Etat. La nuit, chacun à son tour, monte la garde, veille sur la sécurité de tous.

Les membres du kibboutz sont nourris, logés, vêtus. Certains reçoivent un infime pécule.

Quand un bébé naît au kibboutz, la maman peut s'occuper entièrement de lui pendant quelques semaines, mais très vite, l'enfant est appelé à entrer dans la communauté des enfants où il aura nurses, médecins, infirmières, instituteurs à sa disposition. Les parents alors ne verront plus leur enfant qu'une heure ou deux, le soir, après le travail.

Telle est la rude discipline à laquelle se soumettent les jeunes foyers des kibboutzim.

Et cette discipline aussi est un miracle : le miracle d'un peuple que les nations païennes (et trop souvent au cours de l'histoire, hélas ! les peuples chrétiens) ont dispersé à travers le monde, ont persécuté, traqué, haï, et qui n'a jamais renoncé à vivre ; le miracle d'un peuple qui se savait porteur d'une révélation, nanti d'une vocation exceptionnelle⁸.

⁸ Sur le miracle de la renaissance de l'Etat d'Israël, on pourra consulter des ouvrages comme : Benjamin Goriely, *Cette Année à Jérusalem*, 1951 ; Jacques Madaule, *Le retour d'Israël*, 1951 ; Daniel Cattan, *Israël*. Nous recommandons spécialement les deux vues israéliennes, écrites en français : *Visage d'Israël* (pour la jeunesse juive), et *Revivim*.

Le miracle de l'Etat d'Israël, c'est le miracle de la prophétie qui devient histoire.

Quand on circule à travers le pays d'Israël avec sa Bible, on a toujours au bout des lèvres le mot *miracle*. Car tout ce que l'on voit (tout ce que nous venons de dire), c'est la prophétie qui s'accomplit sous nos yeux. La Bible avait annoncé tout cela entre le huitième et le cinquième siècle avant Jésus-Christ.

Elle avait d'abord annoncé le retour des Juifs dans leur pays. Voici ce qu'écrivait le prophète Jérémie (30 : 2-3), de la part de l'Eternel : « Ainsi parle l'Eternel, le Dieu d'Israël : Ecris dans un livre toutes les paroles que j'ai dites. Voici, les jours viennent, dit l'Eternel, où je ramènerai les captifs de mon peuple d'Israël et de Juda, dit l'Eternel ; je les ramènerai dans le pays que j'ai donné à leurs pères, et ils le posséderont. »

Remarquez ceci : « Je ramènerai les captifs de mon peuple *d'Israël et de Juda* ». C'est-à-dire ceux des dix tribus qui furent déportés en 722 avant J.-C. par Sennachérib et dispersés en Assyrie, et ceux du royaume de Juda qui furent déportés en 586 avant J.-C. Tous, Samaritains comme Judéens, sont appelés à regagner la terre ancestrale. Le retour est prévu pour tous. Comment nous étonner devant cette mosaïque de peuples rencontrés en Israël aujourd'hui ? Cette mosaïque de soixante et dix nations, ce sont les descendants des douze tribus dispersées.

La Bible avait aussi clairement annoncé la résurrection physique de la Palestine.

Relisons quelques passages du livre d'Esaïe. Comme tout cela prend un sens, une vie, une extraordinaire fraîcheur depuis dix ans !

*Moi, l'Eternel,
Je ferai jaillir des fleuves sur les collines,
Et des sources au milieu des vallées ;
Je changerai le désert en étang,
Et la terre aride en courant d'eau ;
Je mettrai dans le désert le cèdre, l'acacia,
Le myrte et l'olivier ;
Je mettrai dans les lieux stériles
Le cyprès, l'orme et le buis, tous ensemble ;
Afin qu'ils voient, qu'ils sachent,
Qu'ils observent et considèrent
Que la main de l'Eternel a fait ces choses,
Que le saint d'Israël en est l'auteur.*

Esaïe 41 : 18-20

Quelle poésie ! Quelle vérité ! Dieu a voulu cette prodigieuse renaissance de la Terre promise ; Il l'a annoncée à son peuple, et Il l'accomplit littéralement aujourd'hui sous nos yeux.

Le miracle de l'Etat d'Israël nous courbe devant l'autorité de la Bible inspirée.

• • •

Il n'en est pas moins vrai que l'existence de l'Etat d'Israël pose devant le monde un angoissant problème.

Israël étouffe dans ses frontières chaque jour plus resserrées, à mesure que grandit sa population. Dans la pla

côtière, il est étranglé par la poche de Samarie. Le blocus arabe et les guérillas permanentes gênent considérablement son existence.

L'immigration constante pose pour lui le grave problème de son extension territoriale. Problème urgent, et problème légitime à ses yeux, car enfin, Israël sait que la Palestine est à lui dans son intégralité. Elle lui appartient par décret divin. Pourquoi la Samarie et une portion de la Judée devraient-elles rester aux Arabes ? L'Eternel n'a-t-Il pas déclaré à Abraham : « Tout le pays que tu vois, je le donnerai à toi et à ta postérité *pour toujours* » ? (Genèse 13 : 15). N'a-t-Il pas réitéré cette promesse au patriarche au moment de l'alliance solennelle ? « Je te donnerai, et à tes descendants après toi, le pays que tu habites comme étranger, tout le pays de Canaan, en possession perpétuelle » (Genèse 17 : 8). Cette promesse n'a-t-elle pas été donnée ailleurs avec des précisions géographiques qui dépassent les limites mêmes de la Palestine ? (Genèse 15 : 18-21).

Israël connaît la Bible. Il sait que ce pays est à lui.

D'autre part, les Arabes, qui ont vécu pendant huit siècles en Palestine, se croient spoliés. En 1948, neuf cent mille des leurs ont abandonné en Israël leurs maisons et tous leurs biens. Ils sont dispersés à travers le Liban, la Syrie, l'Egypte et la Jordanie, vivant misérablement sous des tentes en toutes saisons, sous-alimentés malgré les subsides de l'ONU, attendant toujours un retour au foyer qui ne vient jamais. Leur oisiveté les dispose à fomenter des révoltes qui troublent l'ordre des pays qui les hébergent. Le Liban et la Jordanie en ont fait la dure expérience.

Les Arabes nourrissent contre Israël une haine farouche. A tel point qu'il est toujours difficile et souvent dangereux de parler d'Israël avec eux, voire même de prononcer chez eux le nom de « Juif »...

Où peut conduire cette psychose ? Sinon à un conflit entre les pays arabes et Israël le jour où ceux-là se seront de taille à supputer la victoire, mais, ce qui est infiniment plus tragique, à la guerre mondiale ! Car, il faut bien penser que les nations occidentales ne permettront jamais qu'Israël soit désormais rayé de la carte du monde. Trop d'intérêts à cet égard sont aujourd'hui en jeu.

Or, la Russie, dont l'influence va croissant parmi les peuples musulmans, ne sera-t-elle pas entraînée par ses derniers dans le conflit ? La Bible répond clairement à cette question (Ezéchiel 38-39). Le terrible conflit de Gog se prépare. L'échéance seule nous demeure cachée.

Perspective redoutable contre laquelle les solutions humaines s'avèrent impuissantes.

L'expérience est faite de la vanité des palabres d'ONU, de la Société des Nations et de l'action inopérante de l'Organisation des Nations Unies !

Les « Grands » prêchent la paix et préparent la guerre. L'homme demeure un loup pour l'homme.

N'y aurait-il donc aucune solution de paix entre les peuples ?

Oui, il y en a une. La Bible la donne depuis plus de quarante siècles.

Quelle est donc cette solution ?

La Bible affirme à cet égard deux choses : elle affirme

d'abord que la paix du monde ne peut être donnée que par Jésus-Christ.

« Il est notre paix. » Il est le Prince de la paix.

Il ne peut y avoir de paix dans le cœur des hommes que par Jésus-Christ, par le salut éternel qu'Il apporte au pécheur qui croit en lui.

Entre rachetés de Christ, il n'y a plus de barrières, plus de problèmes. En dépit de leurs origines, de leurs connaissances, de leurs intérêts les plus divers, ils sont un en Jésus-Christ.

Il ne saurait en être autrement pour les nations. Que les peuples acceptent la domination de l'esprit de Christ, et il n'y aura plus entre eux de sujets de conflit. Qu'ils renoncent à leurs idéologies, à leurs égoïsmes nationaux pour essayer de vivre la seule idéologie de l'Évangile ! Mais hélas ! il y a loin de ce principe idéal à son application !

La Bible affirme en second lieu (et ceci est singulièrement sérieux) que la paix entre les nations est liée à la paix d'Israël. Autrement dit : il ne peut y avoir de paix entre les peuples que lorsqu'Israël aura trouvé sa paix. Ah ! si les chefs des nations connaissaient la Bible et la prenaient aujourd'hui au sérieux !

« En ce temps-là (quand la Bible dit : « en ce temps-là », cela signifie « quand le Seigneur sera le Maître, quand Il sera revenu »), je vous ramènerai ; en ce temps-là, je vous rassemblerai ; car je ferai de vous un sujet de gloire et de louange parmi tous les peuples de la terre » (Sophonie 3 : 20).

Si nous sommes tant soit peu antisémites, écoutons cette affirmation de la parole de Dieu touchant Israël : « Je bé-

nirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui maudiront ; et toutes les nations de la terre seront bénies en toi » (Genèse 12 : 3).

La question n'est pas de savoir si les Juifs sont, ou ne sont pas, pour nous intéressants ; si leur comportement nous agrée ou nous déplaît. La question dépasse ces considérations. Israël a été choisi, malgré ses misères, par son Dieu ; il est son peuple. A travers lui, les peuples seront bénis, ou maudits.

« Celui qui vous touche touche la prunelle de mes yeux », déclare l'Eternel (Zacharie 2 : 8). « Je t'aime d'un amour éternel, proclame Dieu à son peuple pourtant infidèle, c'est pourquoi je te conserve ma bonté. Je te rétablirai encore, et tu seras rétablie, vierge d'Israël... » (Jérémie 3 : 3-4).

La paix du monde dépend de la paix d'Israël. Mais, c'est là l'angoissant problème : Israël ne veut pas de Jésus-Christ.

Quand vous rencontrez un Juif dans les rues de Jérusalem, dans les rues de Tel-Aviv ou d'ailleurs, il vous salue par le mot : *Shalom*. *Shalom*, c'est-à-dire : *paix*. « *Paix soit !* » Cette salutation est un symbole : Israël aime la paix. Il veut la paix. Les Juifs de Palestine font la guerre pour défendre leur patrie. Leur armée est infiniment supérieure à celles de leurs adversaires. Il y va, pour ce peuple, de la vie ou de la mort. Mais les Juifs ne sont pas nés soldats ; ils sont marchands, hommes d'affaires ; ils savent que la guerre ne paie pas. Ils savent que seule la paix pourra faire de leur pays un pays prospère, et leur permettre de réaliser leur vocation sur la terre. Voilà po

quoi ils veulent la paix. Non pas à tout prix, non pas au prix de leur déshonneur, mais ils la souhaitent avec passion, ils la réclament à Dieu de toutes leurs forces.

Mais ils ne veulent pas de Jésus-Christ. Ils n'en voudront jamais.

Alors, n'y a-t-il, en fin de compte, aucune solution ? Aucune solution pour la paix d'Israël ; et partant, pour la paix du monde ?

Eh bien ! Dieu a trouvé la solution. Il était seul à pouvoir la trouver.

La dispensation choisie par Dieu pour le salut du monde est celle du salut par grâce par le moyen de la foi en Christ. « Crois au Seigneur, et tu seras sauvé » (Actes 16 : 31).

Or, Dieu sait qu'Israël ne saurait accepter le salut par la foi en Jésus-Christ. Cependant, Israël est son peuple. Il l'a choisi comme héritage, et notre Dieu ne saurait échouer. Et précisément parce qu'Il ne peut échouer, Dieu a établi pour le salut de son peuple une dispensation spéciale : Israël, en tant que collectivité, que peuple élu, sera sauvé non par la foi, mais par la vue. C'est lorsque ses yeux verront le Christ qu'il acceptera Christ comme son Sauveur.

« Un jour, les pieds de l'Eternel (c'est-à-dire Jésus-Christ) se poseront sur la montagne des Oliviers qui est vis-à-vis de Jérusalem, du côté de l'Orient... » Ce jour-là, dit l'Eternel, « ils tourneront les regards vers moi, celui qu'ils ont percé » (Zacharie 14 : 4 ; 12 : 10).

Aucun doute n'est possible. C'est Jésus-Christ, le Dieu fait homme, qu'ils ont percé à la croix. C'est lui qu'ils verront et qu'ils reconnaîtront. Jésus reviendra. Il remettra

les pieds sur la colline des Oliviers qui est en face de Jérusalem, du côté de l'Orient ; et, ce jour-là s'accomplira la dispensation de Dieu pour le salut de son peuple. Israël alors se convertira.

Voilà le suprême miracle de l'Etat d'Israël devant lequel tous les prodiges actuels ne sont rien. Voilà pourquoi la résurrection de l'Etat d'Israël marque l'un des plus solennels événements de l'histoire du monde. Cette renaissance matérielle et nationale est le signe du retour prochain du Seigneur. Christ reviendra quand son peuple sera rassemblé dans sa patrie, à proximité du mont des Oliviers.

Le monde ne périra pas dans les ténèbres du péché. Tant que Dieu, qui gouverne les peuples, n'aura pas le dernier mot. Les hommes n'ont aucun moyen de salut du monde, mais Dieu a son plan, et ce plan d'amour se déroule déjà clairement devant nous. Quelle grâce de connaître la Bible, de pouvoir, au travers des turpitudes de notre temps, découvrir sous nos pas, et saluer de loin par la foi, l'accomplissement des prophéties !

Israël, converti au retour du Christ, sera l'instrument du salut des nations. C'est alors qu'il accomplira sa vocation de « lumière des nations » (Esaïe 49 : 6).

« Ainsi parle l'Eternel des armées : en ces jours-là, les hommes de toutes les langues des nations saisiront un pan de son vêtement et diront : Nous irons avec vous, car nous avons appris que Dieu est avec vous » (Esaïe 61 : 10).

Cette chose étrange, presque impensable, que l'on n'a jamais vue, on la verra un jour dans le royaume de Dieu sur la terre, quand les Juifs auront reconnu enfin en Jésus

Christ leur Sauveur : les hommes de toutes les nations incrédules qui chercheront le Seigneur à travers l'Israël racheté. « De même que vous avez été en malédiction parmi les nations, maison de Juda et maison d'Israël, de même je vous sauverai, et vous serez en bénédiction » (Zacharie 8 : 13).

De même qu'il a été en malédiction à toutes les nations de la terre par sa rébellion contre Dieu, par le refus d'accomplir sa destinée prophétique ; de même, par son retour à Dieu, par sa conversion à Christ, Israël sera en bénédiction à toutes les nations de la terre.

• • •

Chrétiens, au lieu de faire chorus avec les ennemis du peuple juif, prenons conscience du rôle immense d'Israël dans le plan de Dieu, pour la paix du monde et l'établissement du royaume. Aimons ce peuple, car il est le peuple de Dieu. Aimons-le, et prions pour que bientôt revienne le Seigneur. Prions la prière de l'Eglise et de l'Esprit : Maranatha ! Viens bientôt, Seigneur Jésus ! Car nous savons que l'exaucement de cette prière sera le grand miracle du salut d'Israël et du salut du monde.

LA VOCATION DE L'ÉGLISE

*Les apôtres rendaient avec beaucoup de foi
témoignage de la résurrection du Seigneur Jésus*

Actes 4 :

*Et le Seigneur ajoutait chaque jour à l'Eglise
ceux qui étaient sauvés.*

Actes 2 :

Après la lecture du chapitre premier, d'aucuns ne sont-ils pas posé la question : « Mais l'Eglise n'est-elle pas dépossédée de sa vocation traditionnelle ? »

L'Eglise pourrait-elle avoir la prétention de supplanter Israël dans ses prérogatives naturelles ? Comment néglierait-elle l'avertissement de saint Paul : « Mais quelques-unes des branches ont été retranchées, et si tu qui étais un olivier sauvage, tu as été enté à leur place et rendu participant de la racine et de la graisse de l'olivier, ne te glorifie pas aux dépens de ces branches. Si tu te glorifies, sache que ce n'est pas toi qui portes la racine mais que c'est la racine qui te porte... Si toi, tu as été coupé de l'olivier naturellement sauvage, et enté contrairement à ta nature sur l'olivier franc, à plus forte raison eux seront-ils entés *selon leur nature* sur leur propre olivier » (Rom. 11 : 17-18, 24) !

Relisons attentivement les paroles de l'apôtre. Soulignons ces affirmations qui revêtent un sens théologique sans équivoque : Israël est *la racine* qui porte *l'olivier sauvage* qu'est *l'Eglise*. Il est, lui, *l'olivier franc*. L'Eglise est *entée contrairement à sa nature* sur l'olivier franc. Comment les branches de l'olivier franc ne seraient-elles pas entrées selon leur nature sur leur propre olivier ?

C'est donc un contresens de soutenir la thèse d'une substitution de l'Eglise à Israël. L'Eglise ne peut être appelée le « nouvel Israël » que dans un sens limité et transitoire. Saint Paul déclare en substance que l'Eglise est née de la volonté de Dieu d'exciter à jalousie l'Israël infidèle, en offrant prématurément aux païens l'accès au salut (Rom. 11 : 11, 14 ; cf. 10 : 19). Une telle volonté ne laisse aucun doute sur le prix que Dieu attachait au maintien de la destinée de son peuple, destinée qui demeurerait liée à l'alliance « perpétuelle ». Mais elle implique également une vocation spéciale de l'Eglise.

Quelques réflexions nous paraissent utiles relativement à l'identification de l'Eglise, avant de considérer le thème précis de sa vocation.

IDENTIFICATION DE L'ÉGLISE

Qu'on nous excuse si ces réflexions se présentent surtout sous une forme négative. Elles souligneront ainsi, avec peut-être plus de relief, l'originalité du caractère de l'Eglise par rapport à celui d'Israël.

Disons d'abord que si l'Ancien Testament ne mentionne jamais l'Eglise, il n'est point absurde de prétendre que celle-ci s'insère implicitement dans le message prophétique comme s'y insère (sans qu'aucun détail nous en soit donné) le ministère terrestre et éternel de son chef : le Messie Jésus.

L'étude du passage de *Daniel 9 : 24-27* permet de donner, en quelque sorte, la définition prophétique de l'Eglise. L'Eglise se présente ici, en effet, sous l'aspect implicite d'une *parenthèse*, c'est-à-dire d'une période en relation étroite avec l'événement principal qui précède et qui suit, rendant explicite celui-ci, mais lui demeurant subordonnée et ne l'infirmant surtout pas.

Nous ne saurions entrer dans l'étude détaillée de ce passage de la prophétie de Daniel. Nous nous permettons de renvoyer le lecteur au commentaire si excellent qu'en a donné M. Raymond Chasles, ce bibliciste consommé qui est, par surcroît, un homme de science⁹. Bornons-nous donc à quelques explications générales.

L'ange veut informer Daniel du temps qui sépare encore le peuple juif du royaume de Dieu sur la terre. Quand cesseront les transgressions, quand le péché sera abolie l'iniquité expiée, la justice établie, quand le Seigneur (le saint des saints) sera reconnu roi (oint, 9 : 24), ce sera, en effet, le millénium. Or, cet événement est annoncé avec précision comme devant se réaliser dans soixante-dix semaines. Comme il s'agit de toute évidence ici de semaines d'années, il faut compter (70×7) 490 ans.

L'ange va donner à Daniel des précisions supplémentaires.

⁹ Raymond Chasles, *Israël et les Nations*. Librairie Lamarre, 1943, pp. 86-94.

taires : « Sache-le donc, et comprends ! Depuis la sortie de la parole (du décret) pour rebâtir Jérusalem (c'est-à-dire : depuis le décret d'Artaxerxès, qui concerne la reconstruction de Jérusalem, selon Néh. 2 : 1-8), jusqu'au Messie, le chef, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines¹⁰ ; la place et le fossé seront rebâtis, et (cela) en des temps de trouble. Et après les soixante-deux semaines (donc, après soixante-neuf semaines), le Messie sera retranché (le Christ accomplira le sacrifice rédempteur) » (Dan. 9 : 25-26a).

Quelle clarté ! Les soixante-dix semaines sont divisées en trois périodes nettement marquées :

1. *Sept semaines* pendant lesquelles la ville et ses murailles seront rebâties. Temps de trouble de quarante-neuf ans (7×7), correspondant à l'époque difficile d'Esdras et de Néhémie.
2. *Soixante-deux semaines* entre cette époque et la manifestation du Messie. Soit, pour les deux premières périodes, soixante-neuf semaines (69×7), ou quatre cent quatre-vingt-trois ans, qui se suivent sans interruption.
3. Reste *une semaine*, dont il est question aux versets 26b et 27, qui relate clairement l'œuvre de l'Antichrist et conduit, derechef, jusqu'au terme du temps des nations, c'est-à-dire jusqu'au millénium et à l'accomplissement de toutes les promesses énoncées au v. 24, concernant Israël.

¹⁰ L'erreur de ponctuation commise par certaines versions (Segond, par ex.), doit être corrigée ici. Les mots : *soixante-deux semaines* doivent être joints non à ce qui suit, mais à ce qui précède (cf. Darby, Crampon).

Une semaine, soit sept années, que la prophétie divise en deux périodes égales : une période de paix consécutive à la guerre du bloc du Nord (cf. Ez. 38-39), et une période de grande tribulation, correspondant bien aux trois ans et demi indiqués par l'Apocalypse (cf. Apoc. 12 : 14 ; 11 : 2 ; 13 : 5 ; 11 : 3 ; 12 : 6). C'est ce qui ressort de l'indication de la rupture du contrat d'alliance par l'Antichrist « *au milieu de la semaine* » (v. 27).

Le point de départ des soixante-dix semaines est très précis puisqu'il s'agit de l'édit d'Artaxerxès (445 av. Jésus-Christ). Le point d'arrivée des soixante-neuf semaines n'est pas moins : mort et résurrection du Sauveur.

Or, les calculs établis par M. R. Chasles, en relation avec les conclusions des plus sérieux spécialistes de la chronologie biblique, et compte tenu du décalage entre le calendrier julien et le calendrier juif, permettent d'affirmer que la prophétie, en ce qui concerne les soixante-neuf semaines, est d'une exactitude chronologique admirable. « Presque trop admirable pour notre raison de gens du XX^e siècle » écrit M. Chasles ¹¹.

Si la prophétie touchant au premier avènement du Christ s'est réalisée avec une si parfaite exactitude, comment douter de l'exactitude des événements et du temps relatés pour la dernière étape (soixante-dixième semaine) ?

Mais remarquons que : 1^o la prophétie des soixante-dix semaines concerne uniquement Israël et le temps qu'il doit passer, non pas précisément sur son sol qui lui est en partie restitué depuis 1948, mais autour de la ville et de son temple reconstruit ; 2^o d'autre part, cette période de quatre

¹¹ *Op. cit.*, p. 92.

cent quatre-vingt-dix ans, qui part de 445 avant J.-C. et aboutit au terme de la grande tribulation, implique, dans le temps, une période intercalaire indéterminée qui se situe nécessairement entre l'époque de la mort du Christ et l'époque de la restauration intégrale du peuple juif dans sa patrie, c'est-à-dire *entre la soixante-neuvième et la soixante-dixième semaine*. Or, cette époque, c'est le temps de l'Eglise. Il est donc légitime de déclarer, en se fondant sur un texte comme Daniel 9 : 24-27, que l'Eglise s'inclut dans la prophétie à la manière d'une *parenthèse*.

C'est précisément ce caractère de parenthèse, parenthèse qui, avec le Nouveau Testament, s'ouvre à la Pentecôte et se fermera lors de l'enlèvement, qui justifie les réflexions suivantes :

1. *L'Eglise n'a pas pris la place d'Israël*

Nous avons montré ce qu'est la vocation du peuple élu dans le cadre de son élection et comment celui-ci sera réintégré dans les droits et prérogatives qu'il tient d'une alliance « perpétuelle », en vue du salut des nations. Nous n'avons donc pas à insister sur ce point.

2. *L'Eglise n'est pas une nation*

Israël est une nation. Cette qualité souligne le caractère d'une vocation qui s'insère dans la ligne du *royaume terrestre*. Vis-à-vis des collectivités nationales, Israël doit être une collectivité-témoin. A ce titre, il doit se garder, et se sanctifier pour être l'image ici-bas du royaume qui vient, de ce royaume dont il sera le principal missionnaire. Le fait d'être une nation parmi les nations n'infirme pas l'élection et, partant, un exceptionnel *isolement* : l'isolement des

saints. Car Israël fut appelé à devenir — et sera un jour — une nation sainte. « Abram fut solitaire pour l'humanité écrit très justement M. André Neher, et, pour l'humanité le judaïsme doit poursuivre, à travers les temps, sa marche solitaire... jusqu'au jour où « le loup habitera avec l'agneau... ». Alors, alors seulement, quand le siècle sera avec Dieu, Israël sera avec son siècle » ¹².

L'Eglise est appelée à se superposer aux collectivités humaines : nationales, politiques, sociales, raciales, familiales mêmes. Image sur la terre du royaume céleste où réside son chef, à l'instar de ce royaume, elle constitue une entité collective d'ordre essentiellement *spirituel*. Ses membres, sans doute, sont ici-bas des membres réels, des membres de chair. Mais la collectivité n'a de sens qu'en Jésus Christ, et par les liens de l'Esprit. « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux », disait Jésus (Matth. 18 : 20). Si les liens de l'Esprit sont brisés, si Christ est absent, il n'y a plus d'Eglise. On peut parler d'Eglise, agir au nom de l'Eglise, mais c'est un non-sens.

L'*assemblée* du Christ est présentement dans le monde. Elle réunit des hommes de toutes les nations, de toutes les races, de toutes les langues, non pour réaliser une nouvelle nation, une nouvelle race, un nouveau langage, mais pour donner au monde le spectacle d'un peuple spirituel, qui par-delà les éléments qui divisent les hommes et les nations ne connaît plus « ni Juif ni Grec, ni esclave ni libre, ni homme ni femme » (Gal. 3 : 28), mais uniquement des âmes rachetées par le sang de Christ (Actes 2 : 47).

¹² André Neher, *Moïse et la Vocation Juive*. « Maîtres Spirituels aux éditions du Seuil, 1956, p. 178.

L'Eglise — comme l'indique le terme grec ἐκκλησία — est le rassemblement des *appelés hors* (ἐκ καλέω) du monde, hors des cadres de ce monde, non pour se désintéresser des hommes qu'ils ont la charge d'appeler à leur tour à la connaissance de Christ, mais parce que « leur cité (leur vraie patrie, leur vraie nation) est dans les cieux » (Phil. 3 : 20).

Le racheté de Christ ne vit pas dans la perspective d'être personnellement un membre du royaume terrestre. Comment le souhaiterait-il en songeant qu'il lui faudrait d'abord connaître la grande tribulation ! Comme l'apôtre, étant citoyen des cieux, il « court vers le but, pour remporter le prix de la vocation céleste de Dieu en Jésus-Christ » (Phil. 3 : 14).

3. Aussi bien, faut-il ajouter que l'Eglise ne saurait avoir son but, sa fin en elle-même. Sa seule fin est le royaume céleste, et la gloire de son Seigneur. L'Eglise n'est qu'un moyen, *un moyen de grâce*.

Jésus-Christ n'a pas appelé les hommes à l'Eglise. Il les a appelés au royaume, et (en vue du royaume) à la nouvelle naissance (Jean 3 : 3).

Jésus-Christ n'est pas mort pour l'Eglise seulement. Il est mort pour les hommes pécheurs, afin que, par sa mort expiatoire, tout homme, individuellement, puisse passer de la mort à la vie et connaître sa glorieuse résurrection.

L'Eglise ne remplace pas Jésus-Christ. C'est Jésus qui sauve. L'Eglise n'est que le poteau indicateur pour révéler aux hommes le Sauveur ; et sa prédication, comme ses sacrements, n'ont de valeur que dans la mesure où ils dé-

couvrent « la Parole », ou scellent un acte effectivement accompli par le Saint-Esprit.

Ainsi s'identifie l'Eglise par rapport à Israël et s'esquisse sa vocation en regard de celle du peuple élu. Dans l'isolement spirituel et moral que Dieu a voulu pour lui, Israël doit demeurer avec sa vocation « nationale » d'éclairer des autres nations et d'instrument collectif de leur salut. Sa destinée se place uniquement dans la perspective du royaume terrestre. Il en est autrement de l'Eglise dont la destinée s'oriente expressément vers le royaume des cieux.

VOCATION ET DESTINÉE

Vocation et destinée se recouvrent et l'on peut dire qu pour saisir clairement la vocation de l'Eglise, il faut partir de sa destinée.

Notons d'abord qu'il ne s'agit pas ici de la destinée dans son sens ultime et définitif. A cet égard, nous sommes déterminés. Il s'agit, bien entendu, de la destinée actuelle terrestre, autrement dit de la raison d'être, ou du but actuel de l'Eglise.

L'apôtre Paul emploie plusieurs images pour bien marquer cette destinée terrestre. Images d'une *maison* (maison de Dieu) ou d'une *colonne* (colonne de la vérité), (cf. I Tim 3 : 14) ; images d'un *corps* (le corps de Christ), et d'une *épouse*, ou, plus exactement, d'une *fiancée* (fiancée de Christ). Nous nous en tiendrons à ces deux dernières images si suggestives.

1. *L'Eglise, corps de Christ*

Si une image peut évoquer à la fois la diversité et l'unité, c'est bien celle d'un corps.

A l'instar du corps de chair, le corps de l'Eglise se distingue par la diversité de ses organes. L'apôtre expose la nécessité pour l'Eglise de respecter l'individualité de ses membres : « si tous étaient un seul membre, où serait le corps ? » (I Cor. 12 : 19). Mais le corps de l'Eglise, comme le corps de chair, ne peut se fortifier et vivre normalement que par une étroite solidarité entre chacun de ses organes (cf. I Cor. 12 : 12-27), par une profonde unité organique. « Car, comme nous avons plusieurs membres dans un seul corps, et que tous les membres n'ont pas la même fonction, ainsi, nous qui sommes plusieurs, nous formons un seul corps en Christ, et nous sommes tous membres les uns des autres » (Rom. 12 : 4-5).

Dirons-nous que nous ne voyons pas une telle Eglise autour de nous ? Combien d'églises terrestres qui souffrent, en effet, de divisions, du manque de vie spirituelle, et de tant d'autres misères ! Il en était ainsi au premier siècle. (Lire les épîtres aux Corinthiens et aux Galates.)

Dieu veut sans doute nous apprendre l'humilité et la patience ; Il veut nous apprendre aussi que nous devons d'abord veiller sur nous-mêmes et ne jamais perdre de vue notre propre sanctification. Il veut nous apprendre enfin qu'il ne faut pas confondre les églises, associations cultuelles, et l'Eglise corps de Christ.

Le corps de Christ est une réalité, alors même qu'il paraît nous échapper. Car il n'échappe pas à Christ. De même que Christ seul discernera les vainqueurs au jour

de l'enlèvement ; de même Christ seul est apte aujourd'hui à discerner au sein des communautés visibles, comme parmi les disparus, ceux qui sont membres de son corps.

Pourtant, à certaines heures d'élévation spirituelle intense, lorsque les cœurs sont courbés dans l'adoration ou dans la prière fervente, lorsque l'Esprit passe sur la communauté, nous reconnaissons que l'Eglise est là, et que nous en sommes membres. Nous ne sommes peut-être qu'un deux ou trois, nous ne parlons peut-être pas tous la même langue ; nous n'appartenons pas tous au même milieu social, à la même paroisse... Mais nous réalisons que nous avons tous le même chef, le même esprit : que nous sommes un en Christ.

C'est cela l'Eglise, l'Eglise corps de Christ : *une communauté spirituelle* issue de la communion de chaque âme avec Christ. Une seule inspiration, une seule direction, une seule puissance est à l'œuvre en chaque membre : Christ. Ce corps tout entier est relié à la tête qui est Christ (Col. 1 : 18). Les dons particuliers s'exercent au bénéfice de l'édification commune. « Un seul et même Esprit opère toutes ces choses, les distribuant à chacun en particulier comme il veut » (I Cor. 12 : 11). C'est le mystère ineffable d'une incarnation.

L'Eglise est donc aussi *une communauté de présence*. L'Incarnation du Sauveur, elle est appelée à en assurer la présence mystique au sein du monde pécheur. Christ n'a pas voulu abandonner la terre lorsqu'Il est monté au ciel. Bien au contraire. Et tandis que sa présence corporelle ici-bas ne pouvait être que limitée dans l'espace, Il a voulu, par le don du Saint-Esprit, communiquer à son Eglise

se, que sa présence devienne une réalité universelle. C'est ce qu'Il signifiait à ses disciples lorsqu'Il leur disait : « Il vous est avantageux que je m'en aille », et qu'Il les invitait à être ses témoins (ses représentants) jusqu'aux extrémités de la terre (Actes 1 : 8).

Communauté spirituelle, communauté de présence, l'Eglise, corps de Christ, est enfin *une communauté missionnaire*.

En appelant les hommes de la Pentecôte à être ses témoins, le Seigneur les conviait à une tâche de *hérauts et de confesseurs*.

L'Eglise est fille de la résurrection et elle doit proclamer la seigneurie de son divin chef. Ce chef n'est pas resté dans la tombe ; il a vaincu la mort et s'est affirmé « le vainqueur du monde » (Jean 16 : 33). « Par sa résurrection, Il a été déclaré Fils de Dieu avec puissance » (Rom. 1 : 4).

Christ ressuscité des morts est assis à la droite de Dieu « au-dessus de toute domination, de toute puissance, de toute autorité, de toute dignité et de tout nom qui se peut nommer, non seulement dans le siècle présent, mais encore dans le siècle à venir. Dieu a tout mis sous ses pieds, et *Il l'a donné pour chef suprême à l'Eglise qui est son corps...* » (Eph. 1 : 20-23 ; cf. Phil. 2 : 9-11).

Si cette seigneurie du Christ n'est pas reconnue présentement par le monde, l'Eglise, si elle en est convaincue, doit la proclamer. Elle doit surtout la vivre, c'est-à-dire la confesser dans son corps, et dans ses membres. « Ce sera en vain qu'on mettra en vedette l'universelle royauté du Christ, si l'Eglise ne confesse pas la seigneurie du Christ sur elle-même et si elle n'en fait pas la vivante expérience,

écrit le professeur Berkouver. Car alors, personne ne pourra jamais vraiment parler de la royauté du Christ sur le monde... Si l'Eglise a une tâche à accomplir dans ce monde, c'est avant tout celle de montrer, dans son existence actuelle et quotidienne, ce que signifie pour elle d'avoir un Seigneur, un chef, un roi. Chaque fois que le lien qui unit l'Eglise à la seigneurie de Jésus-Christ se relâche, le témoignage de l'Eglise devient immédiatement vain et stérile dans le monde, et l'Eglise n'est plus le sel de la terre »¹³.

Confesser la seigneurie de Jésus-Christ implique au premier chef un *labeur missionnaire*.

L'Eglise n'est pas appelée à *évangéliser les nations* et à les conduire collectivement (nationalement) au salut. Ce sera le rôle d'Israël dans le royaume millénial (et non comme certains le pensent, pendant la grande tribulation).

Le rôle capital de l'Eglise confessante est de « faire des disciples » au sein des nations, c'est-à-dire de conduire à Christ des *âmes individuelles* et de faire de ces âmes, par le baptême d'eau et d'esprit, des membres du corps du Christ. L'ordre du Maître à ses envoyés (Matth. 28 : 19) ne peut être compris que sous cette forme : « *Allez, faites parmi les nations, dans toutes les nations, des disciples, le baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* ». Car on baptise des individus, on ne baptise pas des nations.

Et les Juifs ? Sont-ils compris dans le plan missionnaire de l'Eglise ? Leur conversion ne doit-elle pas faire l'objet d'une dispensation spéciale de la grâce, au retour du Seigneur ?

¹³ G.-C. Berkouver, *Christ et son Eglise*. « Revue Réformée », 1955,

N'oublions pas que la conversion des Juifs, au terme de la grande tribulation, s'entend de leur *conversion collective*, de la conversion d'Israël en tant que nation. Le devoir de l'Eglise d'aller et de prêcher l'Evangile à *toute créature* s'applique aux Juifs comme à toutes les créatures humaines. Si, sur le plan collectif, Israël demeure le peuple mis à part, auquel Dieu réserve un moyen exclusif de régénération nationale, en même temps que le rôle exclusif d'être l'instrument de la régénération des nations, sur le plan individuel, chaque Juif doit entrer, aujourd'hui, dans le programme missionnaire de l'Eglise. Car, sur ce plan individuel, « il n'y a ni Juif, ni Grec... » (Gal. 3 : 28). *Christ est mort pour tous*, déclarait un des premiers Juifs convertis, l'ancien Saul de Tarse ; et il ajoutait : « Ainsi, dès maintenant, nous ne connaissons personne selon la chair » (II Cor. 5 : 15-16).

Conduire un Juif à Jésus-Christ, c'est arracher une créature au risque terrible de la grande tribulation et c'est encore réjouir les anges dans le ciel (cf. Luc 15 : 7, 10).

Dira-t-on que l'évangélisation des Juifs est difficile ? Certes, oui. Elle est peut-être plus difficile encore sur le sol de l'Etat juif qu'en tout autre pays du monde. Nous dirons même que, en Israël, seuls les missionnaires judéo-chrétiens peuvent actuellement travailler avec fruit, à condition de ne reculer ni devant l'action obscure et délicate du « un à un », ni devant la persécution larvée. Mais ici encore le destin de l'Eglise est net : pour le salut de quelques-uns, l'Eglise se doit d'apporter tout son appui aux serviteurs judéo-chrétiens qui sont à l'œuvre.

Est-il besoin de souligner plus expressément l'urgence

de la tâche missionnaire de l'Eglise ? Il y a dans le monde des régions immenses qui ignorent la bonne nouvelle du salut. Songeons aux masses musulmanes (300 millions), aux masses confucianistes (250 millions), aux masses bouddhistes (150 millions), etc., qui n'ont aucun témoin du Christ. Et dans nos pays « christianisés », dans nos grandes cités, il y a des multitudes qui ne savent rien de l'Evangile.

Jésus-Christ va revenir. Bientôt l'Eglise sera enlevée, des millions d'êtres humains peuvent être livrés sans espoir aux tourments de la grande tribulation. D'autre part, nous savons que la fin viendra seulement lorsque l'Evangile aura été prêché dans le monde entier (Matth. 24 : 14) ¹⁴.

C'est l'Eglise qui, par sa négligence, arrête la marche de l'histoire du salut des hommes. Nous prêchons à des gens qui ne veulent pas se convertir. Nous gaspillons nos forces et notre temps, alors que l'évangélisation consiste justement à annoncer l'Evangile à ceux qui ne l'ont pas encore entendu.

« Le peuple périt faute de connaissance » (Osée 4 : 6).

« Donnez-leur vous-mêmes à manger. Donnez-leur tous » (Luc 9 : 13).

¹⁴ La fin ici doit s'entendre de la fin du temps de l'Eglise et non de la fin du royaume de Christ sur la terre, selon I Cor. 15 : 24-28. La fin du temps de l'Eglise, c'est-à-dire l'enlèvement, correspondra avec l'origine de la dernière semaine de Daniel, c'est-à-dire avec la défaite de Gog (rassemblement du Nord) en Palestine selon Ezéchiel 38-39, et l'avènement de l'Antichrist. Cette terrible bataille de Gog contre Israël ne doit pas être confondue avec la bataille d'Harmaguédon, qui aura lieu sept ans plus tard, à la fin du règne de l'Antichrist et de la grande tribulation, sera suivie du millénium. Le cadre de ces événements nous est donné par Daniel 9 : 27.

« Allez donc, *enseignez*¹⁵ toutes les nations » (Matth. 28 : 19-20).

« Cet évangile du royaume sera prêché par toute la terre, pour *servir de témoignage* à toutes les nations. Alors viendra la fin » (Matth. 24 : 14).

« Allez par tout le monde, et prêchez l'Évangile à toute créature » (Marc 16 : 15).

Telle est la vocation du corps de Christ.

2. *L'Eglise, fiancée du Christ*

Corps de Christ, l'Eglise est aussi *fiancée* du Christ, car le Christ n'est son époux que dans un sens prophétique. « Je vous ai *fiancés* à un seul époux, écrit Paul aux croyants de Corinthe, pour vous présenter à Christ comme une *vierge pure* » (II Cor. 11 : 2).

Ici-bas, l'Eglise connaît donc une situation provisoire, une situation d'attente. Elle n'est pas *installée*. Elle n'a pas réalisé sa destinée d'épouse. Ce caractère mystique de fiancée ajoute à sa vocation active une vocation de vigilance et d'intercession.

Vigilance. « Veillez donc, dit le Maître, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure » (Matth. 25 : 13). L'ignorance du jour où Christ se présentera pour les épousailles, et la certitude qu'Il peut venir le jour où on ne s'y attend pas, à l'heure qu'on ne connaît pas (Matth. 24 : 50), appelle l'Eglise à une vigilance de tous les instants. Le corps de Christ, comme le membre du corps de Christ, doit être

¹⁵ Il n'est pas dit : « *Convertissez* toutes les nations », mais : « *enseignez* toutes les nations ».

prêt, prêt chaque jour à recevoir son roi, *digne* chaque jour du privilège de lui être associé dans la gloire ineffable, de participer aux noces de l'Agneau (Apoc. 19 : 1-10).

C'est pourquoi le Seigneur convie sa future épouse à *sanctification*. C'est pourquoi, « après l'avoir purifiée par le baptême d'eau, il veut la sanctifier par la parole, afin de faire paraître *devant lui* cette Eglise glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et irrépréhensible » (Eph. 5 : 26-27). *Devant lui*, l'époux, d'abord, mais aussi *devant les dominations et les autorités dans les lieux célestes* (Eph. 3 : 10), et enfin *devant le monde*. « Vous, je les ferai venir se prosterner à tes pieds, et connaître que je t'ai aimée » (Apoc. 3 : 9).

Vigilance, Eglise de Christ ! Vigilance pour toi-même pour ton témoignage. Les pas du bien-aimé se font nettement entendre. L'Etat d'Israël est une réalité historique, il est l'un des signes essentiels de la proximité du départ de l'Eglise. Bientôt l'Eglise n'aura plus de place ici-bas. C'est encore aujourd'hui le temps des semailles, mais bientôt, sera le temps de la moisson. « Dès que les branches du figuier deviennent tendres, et que les feuilles poussent — n'est-ce pas le cas pour Israël, le figuier jadis stérile et maudit, qui reverdit et fleurit ? — vous connaissez que l'été (le temps de la moisson) est proche » (Matth. 24 : 32).

Vigilance, mais aussi *intercession*. L'image de la fiancée souligne implicitement ce devoir de l'Eglise — disons cette vocation de l'Eglise — l'intercession.

L'Eglise peut sans doute formuler bien des prières en relation avec sa mission ici-bas. Mais il est une prière qui est tout spécialement sa prière ; une prière que l'Esprit l

a suggérée, et qu'elle ne saurait négliger sans faillir à sa vocation : *Maranatha*. « Viens, Seigneur Jésus ! » (Apoc. 22 : 17, 20).

Si l'Eglise est vraiment la fiancée du Seigneur Jésus ; si elle aspire à la consommation du mariage, après le jour où son union avec Christ deviendra une réalité ; si l'Eglise aime son Seigneur comme son Seigneur l'aime ; si elle souffre des limitations et des appels de la chair, comment pourrait-elle se résoudre à attendre négligemment le retour de son roi ? Comment ne lui crierait-elle pas sans cesse l'invitation fervente de son cœur : « Viens, Seigneur Jésus ! »

D'ailleurs cette prière dépasse singulièrement les limites de sa propre destinée pour embrasser le cadre infiniment plus large de son universelle vocation.

Maranatha ! c'est, en effet, l'appel à l'accomplissement du plan de Dieu sur cette terre, pour Israël et pour les nations ; c'est l'appel à la venue du royaume. L'Eglise sait que les nations ne seront conduites à Jésus-Christ que lorsque Israël sera réintégré dans les prérogatives de l'alliance, c'est-à-dire lorsqu'il sera lui-même converti à Christ. L'Eglise sait, d'autre part, que cette conversion d'Israël ne sera un fait accompli qu'au retour du Seigneur. Elle sait enfin que cet événement capital de l'histoire du monde ne pourra se produire qu'après son propre délogement, lorsqu'elle sera unie à Christ comme une épouse à son époux.

En formulant sa requête, l'Eglise appelle donc la solution souveraine au problème du salut du monde, solution qui doit suivre de près son enlèvement, et qui se traduira

par la défaite définitive de Satan et le triomphe visible de Christ ici-bas.

Ainsi, la vocation de l'Eglise s'oriente à la fois vers la perspective du royaume céleste et la perspective du royaume terrestre. En d'autres termes, dans la perspective du royaume céleste, objectif essentiel de sa destinée, l'Eglise insère le souci constant du royaume terrestre. La seigneurie de son divin chef, comme la volonté du Père, elle l'appelle « sur la terre comme au ciel », dans la conjugaison de son rôle missionnaire et de son rôle d'intercesseur.

Lorsque le Christ a quitté la terre, Il a laissé à l'Eglise dont Il avait jeté les fondements une mission précise : la mission d'aller par tout le monde et de faire de toutes les nations des disciples (Matth. 28 : 19) ; la mission de lui rendre témoignage « à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre » (Actes 1 : 8).

L'Eglise n'a pas pour mission la conversion des nations (la christianisation des nations). Sa mission est de faire entendre la bonne nouvelle, de porter l'Evangile à tous les *individus*, de faire des *disciples* dans toutes les nations.

Les premiers apôtres, créateurs d'églises locales, n'ont eu d'autre passion que celle d'obéir aux ordres du Sauveur. Relisez le livre des Actes et les épîtres de saint Paul.

L'évangélisation de la terre, au nom de Jésus-Christ, voilà la mission de l'Eglise.

L'INFIDÉLITÉ DE L'ÉGLISE

Oh ! certes, que de magnifiques pages dans l'histoire de l'Eglise ! Nous ne saurions oublier les *confesseurs et les martyrs*, ceux des trois premiers siècles, ceux des XVI^e et XVII^e siècles, ceux de la période contemporaine.

Mais, au travers même de ces pages glorieuses, nous devons lire les déviations de l'Eglise, déviations d'une église officielle qui, dès le IV^e siècle, a caricaturé l'Eglise de Christ et provoqué les schismes ; déviations qui expliquent peut-être plus qu'autre chose les sanglantes réactions des régimes totalitaires contre la religion chrétienne.

Oui, l'Eglise dans son ensemble assume dans l'histoire de lourdes responsabilités, eu égard au jugement que le monde a porté sur elle depuis quinze siècles.

Les méfaits du libéralisme sont incroyables. Le libéralisme (ou rationalisme) a détruit la sève évangélique du protestantisme, semé dans le protestantisme des germes de scepticisme et de mort. Il est le grand responsable des divisions du protestantisme. Et que dire des redoutables dangers de l'œcuménisme ?

Mais est-ce à dire que nos chapelles, qui se situent peut-être en marge des grands mouvements ecclésiastiques, peuvent recevoir une totale approbation du Seigneur ? Remplissons-nous, nous, églises ou assemblées évangéliques, notre rôle missionnaire ?

Certes, le Seigneur approuve la séparation pour cause de fidélité doctrinale. (Relisons II Cor. 6.)

Mais Il n'approuve pas une église — si fidèle serait-elle doctrinalement, théoriquement — qui vit repliée sur elle-même, cultivant la piété de ses membres, les yeux fermés sur le monde et le péché du monde. Une telle église est pratiquement infidèle et tombe sous le coup du reproche du Seigneur à l'église d'Ephèse (Apoc. 2 : 2-5).

« Je connais tes œuvres, ton travail et ta persévérance. Je sais que tu ne peux supporter les infidèles ; que tu

éprouvé ceux qui se disent apôtres et qui ne le sont pas, et que tu les as trouvés menteurs ; que tu as de la persévérance, que tu sais souffrir à cause de mon nom et que tu ne te laisses pas aller au découragement. Mais ce que j'ai contre toi, c'est que tu as abandonné ton premier amour. Souviens-toi donc de la faute que tu as commise, humilie-toi, et pratique tes premières œuvres ; sinon je viendrai à toi, et j'ôterai ton chandelier de sa place, à moins que tu ne te repentes. »

Tel est le message que le Seigneur adresse à son Eglise, à nos églises, à l'église qui se prétend fidèle.

Nous nous lamentons souvent sur la pauvreté spirituelle de nos églises, même les plus évangéliques. Nous les voudrions plus vivantes, plus enthousiastes, plus conquérantes.

La raison de cette atonie, de cette pauvreté spirituelle, elle se trouve avant tout peut-être dans notre carence sur le plan missionnaire. Nous nous attachons à la pureté du message (et nous avons raison), mais nous délaissions l'action missionnaire seule digne d'enthousiasmer des vocations. Nous soignons les formes, et nous négligeons la vie.

Vous n'ignorez pas que le Nord de l'Afrique fut, aux premiers siècles, entièrement évangélisé et que des centaines d'églises peuplèrent ce pays. Vous savez que quelques-uns de nos plus grands théologiens de l'Antiquité (saint Augustin par exemple) étaient des Nord-Africains ? Or, le Nord de l'Afrique a été rapidement et entièrement islamisé et, pendant des siècles, il n'y eut plus là aucune trace de christianisme. Comment expliquer ce phénomène ? Que s'est-il donc passé ? Eh bien, voici :

Au lieu de prêcher l'Evangile et de travailler à la conquête des âmes, les prédicateurs et les théologiens chrétiens nord-africains se livrèrent entre eux à des controverses passionnées. Ainsi, au lieu d'ensemencer l'Afrique au nom du Christ, et de partir de l'Afrique vers l'Europe et le Nouveau Monde, les premiers chrétiens du continent noir ont dû céder l'Afrique aux missionnaires de Mahomet.

Saisissant et instructif exemple pour l'Eglise du XX^e siècle !

Pourquoi les églises d'Europe, depuis la Réforme, n'ont-elles connu que des réveils éphémères ?

Pourquoi ? Ah ! je comprends parfaitement.

Parce que ces réveils n'ont pas été, ou n'ont été que trop partiellement animés du souffle missionnaire ; parce que les « réveillés » n'ont pas réagi assez violemment contre l'égoïsme de race et de conventicule, et parce qu'ils ont eu peur des sacrifices à consentir.

Souvenez-vous de la façon dont l'œuvre des missions en pays païens a été accueillie en Angleterre et en France (pour ne parler que de ces deux nations), au début du XIX^e siècle. Les chrétiens d'Angleterre et les chrétiens de France ont eu peur de l'œuvre missionnaire.

L'histoire de la Mission de Paris fut, à l'origine (1822) l'histoire d'une lutte incroyable contre l'esprit bourgeois et sectaire, fermé à toute évangélisation, au sein de la haute société protestante.

L'histoire de la Mission anglaise n'a rien à lui envier. Lorsque William Carey entreprit, à la fin du XVIII^e siècle, la conversion de l'Angleterre à l'œuvre des Missions, il se heurta à une opposition farouche, aux préjugés les plus

absurdes, de la part des chrétiens, et cela dans sa propre communauté baptiste.

« Assieds-toi, lui dit un jour le pasteur. Dieu n'a besoin ni de toi, ni de moi ! »

Il faut lire les échecs répétés, les prières persévérantes de W. Carey ; puis, ses petites victoires péniblement remportées ; ses injonctions prophétiques : « Est-ce que nous allons, une fois de plus, conclure en décidant que nous ne ferons rien ! »

Le 21 septembre 1795 la *London Missionary Society*, la plus grande société missionnaire du monde, était fondée. Mais à quel prix !

LA RESPONSABILITÉ DE MON ÉGLISE

Ce qu'elle doit faire ?... *D'abord reconnaître ses préjugés, s'en humilier devant Dieu, avec larmes.* C'est là une œuvre négative, mais c'est une œuvre nécessaire. C'est la première qui s'impose.

Nos préjugés ! Je n'en dirai que trois.

1. *Nous n'avons pas cru à la nécessité absolue des Missions.* D'où notre action timorée, insuffisante, occasionnelle. D'où notre acceptation d'un travail missionnaire par procuration. D'où le nombre absolument insuffisant de missionnaires qui travaillent dans nos champs lointains.

La parole du Maître est aussi valable aujourd'hui qu'au

premier siècle : « La moisson est grande. Il y a peu d'ouvriers » (Matth. 9 : 37-38). Si l'on tient compte de l'énorme progression de la population du monde depuis vingt siècles, il n'y a pas plus d'ouvriers aujourd'hui que du temps de Jésus. C'est là un fait impressionnant. Et quel sujet d'humiliation !

2. *Ensuite nous n'avons pas la conviction que les païens sont perdus.* Si nous avons cette conviction, elle brûlera nos cœurs de la passion missionnaire.

Nous estimons que seuls ceux qui ont entendu l'Evangile sont perdus. Dans ces conditions, ne vaut-il pas mieux, somme toute, laisser les païens dans l'ignorance du salut ?

Revenons à la Bible et ne nous laissons pas séduire par les fausses interprétations qui justifient notre paresse et nos égoïsmes.

L'enseignement de la Bible est clair. Il nous affirme que *les hommes sans Christ sont perdus*.

Dieu parle des païens en ces termes (Eph. 2 : 1, 3, 12) : « Vous étiez morts par vos offenses et par vos péchés... enfants de colère..., sans Christ, privés du droit de cité en Israël, étrangers aux alliances de la promesse, sans espérance et sans Dieu dans le monde ». C'est clair ! C'est sans équivoque ! Les païens sont perdus, irrémédiablement perdus.

Rappelons-nous deux textes essentiels à cet égard.

Le premier est dans *Actes 4 : 12* : « Il n'y a de salut en aucun autre, car il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés ».

Aucun autre nom : ni Mahomet, ni Confucius, ni Bouddha. Seul le nom de Jésus peut sauver les païens.

Le deuxième texte est dans l'*Évangile de Jean*, ch. 14:6 : « Nul ne vient au Père que par moi ».

Aucun autre chemin. Christ est le seul chemin du ciel.

Si les païens ne sont pas perdus, alors ces deux textes ne signifient rien. Alors, la Bible n'est pas inspirée. Alors, saint Paul s'est trompé : jamais il n'aurait dû franchir le Bosphore et passer en Europe.

Est-ce là ce que nous pensons ? Non ! Alors, humilions-nous !

3. Enfin, troisième préjugé qui se lie au précédent : *Avant de partir loin, évangélisons chez nous.*

Mais alors, pourquoi saint Paul est-il venu en Europe avant que la Palestine ne soit entièrement christianisée ?

Pourquoi ? Avec le Dr Oswald Smith je vous dirai : « Il n'y a qu'une seule réponse, celle de la Bible : *Le champ, c'est le monde* ».

La Palestine n'était pas le monde. La France n'est pas le monde. La Suisse n'est pas le monde. Ma petite paroisse n'est pas le monde. Le champ de Dieu, c'est le monde entier.

Aussi bien, n'avons-nous pas à choisir nous-mêmes notre petit coin de champ, et à laisser délibérément en friche les autres coins. Nous devons aller par tout le monde.

Ce n'a jamais été le plan de Dieu que nous demeurions chez nous jusqu'à ce que l'œuvre soit entièrement achevée chez nous. Dieu a voulu que son champ soit, en même

temps et tout entier, ensemencé. « Allez par le monde, faites de toutes les nations mes disciples. »

N'est-il pas vrai que nous devons demander au Seigneur de pardonner nos préjugés qui n'ont été souvent, peut-être, que des excuses ?

Préjugés qui ne tiennent pas en face de la parole de Dieu, devant l'ordre suprême du Seigneur.

Chrétiens, humilions-nous. Eglise de Jésus-Christ, Eglise qui prétends être fidèle, humilie-toi. Ecoute, écoute encore ce que l'Esprit dit aux églises : « Le champ c'est le monde. Allez par tout le monde... »

Et qu'alors, cette fois enfin, à l'humiliation profonde et vraie succède l'action positive, *l'action missionnaire de l'Eglise*, de notre église. Le renouveau de l'Eglise, le renouvellement de nos paroisses, les plus riches bénédictions de Dieu sur nos ministères, sur nos travaux, sur nos foyers, sont à ce prix.

L'ACTION MISSIONNAIRE DE L'ÉGLISE

Luc 9 : 10-

Nous envisageons cette question sous deux aspects :

1. La méthode de Jésus ou l'inspiration de l'action missionnaire de l'Eglise.

2. Comment l'Eglise peut-elle répondre à la volonté du Seigneur : « Allez et faites de toutes les nations des disciples » ?

1. *La méthode de Jésus ou l'inspiration de l'action missionnaire de l'Eglise.*

Dans un article extraordinairement poignant qui a pour titre « *Pourquoi entendrions-nous deux fois l'Evangile avant que tous les hommes ne l'aient entendu une fois ?* », le Dr Oswald Smith décrit en ces termes la méthode du Seigneur :

Commentant le récit de la multiplication des pains (Luc 9 : 10-17), il écrit : « Souvenez-vous de quelle manière le Seigneur Jésus a nourri les cinq mille. Vous savez qu'Il commença par les faire asseoir par rangées de cinquante (Luc 9 : 14). Puis, Il prit les pains et les poissons, et Il les bénit. Il les rompit ensuite et les remit à ses disciples afin qu'ils les distribuassent à la foule.

» Que se passa-t-il alors ? Les disciples s'empressèrent-ils de distribuer leurs pains à plusieurs reprises au seul premier rang ? Non. Mille fois non. S'ils avaient agi ainsi, ceux qui se trouvaient sur les rangées arrière (et il y avait quatre-vingt-dix-neuf rangées arrière) se seraient dressés pour protester énergiquement : « Et nous ? vous nous oubliez ! Ce n'est pas juste ! Venez donc jusqu'à nous. Donnez-nous notre part ! »

» Ils auraient eu raison. Vous savez bien, au contraire, que les cinq mille furent rassasiés et que l'on emporta douze paniers pleins des morceaux qui restaient. Aucun des cinq mille hommes ne reçut une seconde distribution avant que tous et chacun aient eu leur première part » ¹⁶.

¹⁶ Cf. Oswald Smith, *Why should anyone hear the Gospel twice before everyone has heard it once ?* in « Eternity », sept. 1950.

Voilà la méthode de Jésus. C'est la méthode logique et la seule équitable.

Et nous, comment agissons-nous ? A nous aussi Jésus a dit : « Donnez-leur vous-mêmes à manger » (Luc 9 : 13) et cela signifie : donnez-leur à manger à tous.

L'avons-nous fait ? Le faisons-nous ? Non. Nous ne l'avons pas fait. Nous ne le faisons pas. C'est la grande déception des chrétiens et des églises. C'est la grande tristesse de l'Eglise chrétienne.

Nous avons donné du pain, nous en donnons toujours au premier rang. Nous en donnons toujours aux cinquante premiers. Nous leur en donnons au point qu'ils en ont parfois des indigestions. Et nous laissons mourir de faim la multitude, les quatre mille neuf cent cinquante qui sont sur les rangées arrière. Est-ce juste ? Est-ce normal ? Est-ce biblique ? Est-ce là ce que nous appelons : « faire l'évangélisation » ?

Non. Certainement non. « L'évangélisation consiste justement à annoncer l'Evangile à ceux qui ne l'ont pas encore entendu » ¹⁷.

Une conférence devant *trois auditeurs* qui entendraient pour la première fois l'Evangile, aurait sans doute une portée plus grande que cette même conférence faite devant *mille auditeurs* repus de nos discours, et souvent blasés.

¹⁷ Cf. *L'Evangélisation du monde*, par Gertrude Wasserzug-Traeger, Dr en philosophie. Editions de l'Ecole biblique, Beatenberg (Suisse).

2. *Comment l'Eglise peut-elle répondre à la volonté du Seigneur : « Allez et faites de toutes les nations des disciples » ?*

Le problème missionnaire est d'abord un problème individuel, certes : le problème du chrétien. C'est à chaque croyant consacré que le Seigneur dit : « Allez, et faites de toutes les nations des disciples ». Mais ce problème individuel doit être inspiré par l'Eglise.

Sans doute, les chrétiens infirmes, les vieillards, ne peuvent pratiquement pas sortir en mission. Mais les jeunes, ceux qui ont dit au Maître : « Où tu voudras, je veux te suivre », ceux qui veulent donner leur vie à Christ, ceux-ci doivent s'interroger sérieusement devant lui.

« N'est-ce pas moi que le Seigneur appelle aujourd'hui ? Pourquoi serait-il dit que d'autres doivent partir et que moi je doive demeurer ici ? Moi qui me prétends fidèle, moi qui ai pour la parole de Dieu le plus grand respect, est-ce que je n'ai pas délibérément repoussé la question du Seigneur : « Qui enverrai-je ? » N'ai-je pas supprimé cette question de mon vocabulaire biblique et supprimé en même temps tous les ordres du Maître relatifs à l'évangélisation du monde ? Pourrai-je plus longtemps dormir paisible avant d'avoir reçu de Dieu la certitude que ce sont toujours les autres, et pas moi-même, que le Seigneur veut envoyer ? Pourrai-je encore, et jusqu'à la blanche vieillesse, chanter joyeusement et paisiblement mon salut, tant que je n'aurai pas résolu la question : ces multitudes qui meurent sans un Sauveur, et qui sont perdues pour l'éternité, n'en suis-je pas, moi, pour ma propre part, personnellement responsable devant Dieu ? »

Il se peut, jeune homme, jeune fille, que le Seigneur ne t'impose pas ce départ en terres lointaines. Ce qu'il faut pour ta paix intérieure, pour l'assurance de ton propre salut, c'est en avoir la certitude. Pour cela, il importe donc de prier le Seigneur jusqu'à ce que tu connaisses sa volonté. Mais si, finalement, sa volonté est que tu demeures dans ton église (il y faut aussi des pasteurs et des chrétiens fidèles), est-ce que tu n'aurais plus, de ce fait, à t'intéresser à l'évangélisation du monde ?

Ah ! que non pas. Et c'est ici précisément que le rôle de l'Eglise, de la communauté organisée, se précise clairement.

L'Eglise répondra à l'ordre de son Seigneur *en offrant aux ouvriers des missions lointaines les moyens nécessaires à l'évangélisation du monde*. Qui imprimera, qui éditera les Bibles, les traités que nos missionnaires doivent diffuser ? Qui fournira le matériel scolaire, l'équipement médical ?... Qui payera les voyages, les traitements ? L'Eglise, *les églises*.

Si les églises se refusent à remplir ces obligations, qui les remplira à leur place ? Personne. L'expérience le prouve abondamment. Et si les églises se refusent à remplir ces obligations, elles s'avèrent indignes de la confiance de leur chef. Elles n'ont plus de raison d'être.

L'Eglise répondra à l'ordre de son Seigneur en redoublant de zèle dans *la prière pour l'évangélisation du monde*. Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas de prier occasionnellement, ni même au seul passage d'un envoyé spécial des Missions. Il s'agit d'organiser, pour tous les vrais croyants, des réunions périodiques (hebdomadaires, ou tout au

moins bi-mensuelles), réunions qui seront aussi sérieusement préparées, sinon plus, et de toutes manières, que n'importe laquelle des autres réunions de l'église. Il s'agit de prier pour que Dieu bénisse l'œuvre de nos missionnaires. Mais il s'agit plus encore de prier pour que Dieu suscite, dans l'église qui est nôtre, avec une compréhension toujours plus exacte du devoir missionnaire, les générosités extraordinaires dont l'évangélisation du monde a besoin. Il s'agit de supplier Dieu de faire de notre église, de notre propre église, une église missionnaire, une église qui donnera des fonds et des hommes pour l'évangélisation du monde, une église qui fera de l'évangélisation du monde — à travers le, ou les champs spéciaux que Dieu lui indiquera — la raison supérieure de son activité, sa suprême raison de vivre.

Le jour où l'Eglise consentira à prier ainsi, elle aura trouvé les vrais sujets de prière et le secret de la prière collective que le Seigneur exauce toujours.

La prière ! La prière sincère et passionnée pour l'œuvre la plus passionnante qui soit au monde : le salut des multitudes. Voilà l'œuvre urgente, primordiale de l'Eglise aujourd'hui, maintenant. Et voilà l'œuvre à laquelle peuvent se consacrer les infirmes, les malades, les vieillards, ceux qui peut-être ne pourront jamais partir, mais que Dieu convie à travailler à l'évangélisation du monde, les mains jointes et les genoux pliés.

Mais l'Eglise ne se bornera pas à prier. Elle enverra des missionnaires, c'est-à-dire ses émissaires, ses ambassadeurs, ses représentants, en terre païenne. Et cela signifie que ma propre église, enfin conquise à la volonté du Maître, pro-

voquera des vocations missionnaires, veillera à la préparation de ses futurs missionnaires, les dirigera vers tel ou tel champ d'action et prendra en charge leurs voyages, leur séjour en mission et les frais de leur ministère.

« Mais, direz-vous, c'est de la folie ! Et si nous avons un jour deux, trois, dix vocations missionnaires ! L'Eglise y suffira-t-elle ? »

Je répondrai : La question est de savoir, d'abord, si l'ordre d'évangéliser le monde est aussi pour notre propre Eglise. Or, il n'y a aucun doute : mon Eglise, comme toute Eglise digne de ce nom, a reçu l'ordre formel du Seigneur « Allez par tout le monde ».

Allez par tout le monde ! C'est-à-dire : Allez hors des frontières de votre propre pays, sur les continents où le nom de Jésus n'a pas encore été proclamé. Mais c'est-à-dire aussi : Allez à travers votre propre patrie, parmi ces foules parfois immenses d'hommes et de femmes qui vivent en marge des Eglises, ignorant tout de l'amour de la croix.

Quand on songe qu'il y a en France (pour ne parler que de mon pays) trente-trois millions d'âmes, sur quarante quatre millions d'habitants, qui ne se rattachent à aucune confession religieuse, comment ne pas être persuadé de la nécessité pour l'Eglise d'élargir sa vision missionnaire.

Allez hors de votre patrie ! Allez dans votre patrie ! Allez par tout le monde ! L'ordre est formel. Aucune raison valable ne saurait nous en dégager.

Car, il faut se dire et se redire que le Seigneur donne ce qu'Il ordonne. Celui qui nourrit les oiseaux du ciel peut pourvoir aux charges qu'Il impose à son Eglise. L'argent ne manque pas. Ce qui manque — pour l'extraire de no

coffres ou de nos bas de laine, pour le soustraire à nos fantaisies, à nos coquetteries, à nos plaisirs — c'est une passion plus forte que nos passions humaines, c'est la passion du salut des âmes ; ce qui nous manque, c'est une vision, la vision du monde perdu dont nous sommes responsables. Le jour où nous l'aurons, cette vision, nous n'aurons plus peur, ni d'avoir trop de vocations missionnaires, ni d'avoir trop peu d'argent.

Charles Studd, cet extraordinaire pionnier qui consacra sa vie à la Chine, à l'Inde et à l'Afrique, écrivait un jour cet appel pathétique, l'un des plus émouvants de toute la littérature missionnaire moderne :

« Nous avons les hommes. Nous avons l'argent. Nous avons les moyens de communication. La vapeur, l'électricité, le fer ont nivelé la terre et jeté des ponts sur les mers. Notre Dieu nous a ouvert, toutes grandes, les portes du monde.

» Et que faisons-nous ? Nous prions. Nous faisons des sermons. Nous ployons le genou. Nous prenons et nous célébrons la sainte communion de la passion du Christ. Nous récitons triomphalement le *Credo*. Nous sommes des optimistes, tous, sans exception. Nous crions : « En avant, soldats du Christ ! En avant pour la sainte guerre ! », et puis... et puis nous disons tout bas : « Seigneur, je te prie de m'excuser, je ne puis aller ! » Quels glorieux froussards nous faisons !

» Cinq cent millions de païens n'ont pas encore été évangélisés... Cependant, nos grandes sociétés missionnaires ont fourni leur effort maximum et si elles n'ont pas encore commencé leurs retranchements, elles y pensent sérieuse-

ment. Et pendant ce temps-là, le cœur de l'Asie, le cœur de l'Afrique, et presque tout le continent sud-américain demeurent sans entendre parler de l'évangile du Christ »¹⁸.

Un jour, tandis qu'il se disposait à rentrer en Angleterre fatigué, vieilli par les années vécues sans congé sous des climats déprimants, Charles Studd entendit soudain la voix de Dieu. Il était encore sur les bords du Nil : « Est-ce que tu oserais rentrer en Angleterre pour y passer le reste de tes jours, connaissant l'existence de ces multitudes qui n'ont jamais entendu annoncer Jésus-Christ ? Si tu le fais comment pourrais-tu te présenter devant moi au jour du jugement ? »¹⁹.

Si Dieu a pu parler ainsi à son serviteur épuisé, en terre païenne, que ne pourrait-Il nous dire à nous, chrétiens de pieuses paroisses de France et d'Europe ?

Laissez-moi vous apporter ici l'un des témoignages modernes les plus sensationnels que je connaisse, celui du pasteur Dr Oswald Smith, de Toronto. Ce témoignage nous dira, entre autres choses, que le seul moyen, pour une église, de sortir de sa « pauvreté » financière et de sa léthargie spirituelle, c'est d'obéir à l'ordre du Maître, d'élargir ses tentes, d'accepter sa vocation missionnaire.

Le cas de ce serviteur de Dieu, convaincu par l'Esprit qu'il devait être missionnaire, obligé par les circonstances de regagner toujours son pays, découvrant enfin le sens de la volonté de Dieu dans la vocation missionnaire de son

¹⁸ Norman Grubb, *Charles Studd, champion de Dieu*, 1950, traduit de l'anglais par Emile Dallièrre. Chez le traducteur, Evreux (Europe France), p. 129.

¹⁹ Norman Grubb, *op. cit.*, p. 128.

église ; le cas de ce pasteur évoque en nous le mystérieux exaucement des prières de Monique pour la conversion d'Augustin.

Mais je ne saurais mieux faire que de laisser parler le Dr Smith lui-même. Puissiez-vous concevoir, à la lecture des lignes suivantes, que j'ai essayé de traduire le plus correctement possible, toute l'émotion, les sentiments d'humiliation et d'admiration et les questions qu'elles ont provoquées en moi ; et puisse ce témoignage être pour chacun de vous, chers lecteurs, comme l'appel pressant, l'appel actuel, l'appel irrésistible du Seigneur.

Oswald Smith écrit :

... Alors, le Maître dit à ses disciples : « La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers ».

Là est le problème. Et le problème du jour de Jésus est le problème de notre génération : une grande moisson, peu d'ouvriers... Et voici la solution du problème : « Priez le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson ».

Autrefois, j'interrogeais la Bible pour savoir si je pouvais à la fois demeurer au Canada et obéir à Dieu... Et je trouvais dans la Bible des expressions comme celles-ci : « Toutes les nations ; tout le monde ; chaque créature ; chaque race ; chaque langue ; chaque nation ; les extrémités de la terre... » Alors je me demandais : « Est-ce que toutes les nations vivent au Canada ? Si oui, si aucune nation ne vit hors des limites de ma nation, alors je puis demeurer dans ma patrie, prêcher ici l'Évangile et me

déclarer satisfait. Mais, si une seule nation vit hors des frontières de mon pays, alors, sans nul doute, je suis tenu de sortir de mon pays et d'aller vers les nations. Et si je suis dans l'impossibilité de partir moi-même, je dois trouver des substituts et les envoyer à ma place. Mais si je ne fais ni l'une, ni l'autre de ces démarches, je désobéis à mon Seigneur. »

Lorsque j'eus dix-huit ans, je partis pour la Colombie britannique. Je vécus environ une année dans les solitudes de l'Alaska, à des milliers de kilomètres de chez moi. Et là, Dieu me fit faire une expérience : celle de l'insuffisance de ma formation. Je dus retourner chez moi. J'y fis mes études de théologie et, gradué, je fus consacré pasteur.

Aussitôt, je sollicitai du Conseil presbytérien des Missions étrangères un ministère de pionnier aux Indes. Mon cas fut sérieusement considéré et, finalement, le Conseil résolut de ne pas m'accepter.

Déçu, je rentrai à la maison et je devins pasteur à Toronto, d'abord de la Dale presbyterian Church, et peu après, de l'Alliance Tabernacle. Mais, je n'étais pas satisfait. J'avais eu une vision et cette vision m'obsédait.

Quelque temps après, je quittai l'église et je partis pour prêcher l'Evangile à de vastes multitudes en Lettonie, en Estonie, en Pologne. Bien des âmes furent gagnées à Christ. Un jour, ayant abusé de mes forces jusqu'à l'extrême, priant entre la vie et la mort, je dus encore une fois me résoudre à retourner dans ma patrie.

Je tins alors des réunions d'évangélisation ici et là, à travers le Canada et les Etats-Unis. Mais la passion de travailler parmi les multitudes sans berger me reprit avec

force, et cette fois je gagnai l'Espagne. Mais, de nouveau, je tombai malade, et je dus rentrer.

C'était en 1930. Après deux ans de ministère dans la People's Church, à Toronto, harcelé par la vision, je repartis, cette fois pour l'Afrique. Une grave maladie m'immobilisa pendant six semaines et m'obligea à sortir de la brousse et à gagner une région civilisée.

A cette époque, je commençai à réaliser la sagesse du Conseil presbytérien et mon incapacité pour le travail missionnaire. « Cependant, me disais-je sans cesse : tu as eu une vision ! » Je savais que nombre de nations n'avaient jamais reçu l'Évangile.

En 1938, je tentai une nouvelle expérience. Je partis pour le Pacifique. Après 31 jours de voyage, je me trouvai prêchant aux cannibales de l'île Salomon. Mais je contractai la malaria et pendant trois années, mes forces déclinaient énormément. Un jour, le Dr Northcote Deck et ses collaborateurs me forcèrent à reprendre le bateau pour rentrer à Toronto.

J'avais visité plus de quarante nations, et j'avais acquis la certitude qu'il m'était impossible de vivre en pays tropical.

Que faire alors pour obéir quand même à l'ordre du Seigneur ? Une seule chose : trouver un remplaçant. Tel fut mon problème dès les premiers jours de la reprise du ministère pastoral.

Un jour j'approchai le rév. J. H. W. Cook, le pionnier de l'Evangelical Union of South Africa.

« Désirez-vous envoyer quelques nouveaux missionnaires ? lui dis-je. — Oui, me dit-il. Nous en avons cinq qui

sont prêts à partir. — Pourquoi, répliquai-je, ne les voyez-vous pas ? — Parce que je n'ai pas l'argent nécessaire, me répondit-il. — Si j'arrive à susciter quelque générosité et à trouver l'argent pour leur voyage, lui dis-je, acceptez-vous que je les prenne en charge ? »

Jamais je n'oublierai le jour où j'ai placé ces cinq missionnaires sur le cœur de mon église, suppliant celle-ci de les prendre en charge. L'église accepta. Alors, les cinq devinrent dix, les dix devinrent vingt, les vingt devinrent trente, les trente devinrent cent, les cent devinrent deux cents, les deux cents devinrent deux cent cinquante. Aujourd'hui mon église compte une armée d'ouvriers agissant en son nom et de sa part, sur quelque vingt champs de mission.

Mais — ajoute Oswald Smith — je ne suis pas satisfait. Je ne cesse de prier, et voici ma prière : « Seigneur, donne-moi de vivre, si telle est ta volonté, jusqu'à ce que mon église compte cinq cents missionnaires ». C'est bien là le sens et le but de ma vie. Je suis d'abord missionnaire, pasteur ensuite.

« Je suis d'abord missionnaire, pasteur ensuite. » Mes chers collègues dans le ministère, est-ce vrai pour vous aussi, et pour moi ? Et ne devrait-il pas désormais en être ainsi pour vous et pour moi ?

Je suis d'abord missionnaire, conseiller presbytéral ensuite.

Je suis d'abord missionnaire, et ensuite propriétaire, industriel, commerçant, médecin, magistrat, artiste, ouvrier ; d'abord missionnaire, ensuite professeur, instituteur.

trice, infirmière, servante. Je suis d'abord missionnaire. Mes chers amis chrétiens, le jour où vous pourrez dire cela (et pourquoi ne pourriez-vous pas le dire, si vous êtes vraiment à Christ ?), de nouveaux ouvriers pourront répondre à l'appel du Maître. Votre église sera riche, riche financièrement parce que riche de ses fils et de ses filles qui se lèveront pour aller en son nom jusqu'aux extrémités de la terre ; riche de ses sacrifices joyeusement consentis, riche de son obéissance à l'ordre de son Seigneur ²⁰.

Devenir missionnaire. Etre missionnaire : l'être avant tout et par-dessus tout ! Telle est la vocation du disciple de Jésus-Christ, vocation qui s'insère dans sa consécration et dont l'acceptation totale peut seule donner à la consécration toute sa valeur et tout son sens.

Devenir missionnaire. Etre missionnaire : l'être avant tout et par-dessus tout ! Telle est la vocation de l'Eglise, vocation sans laquelle l'Eglise ne peut que trahir son Seigneur ; vocation dont l'acceptation totale peut seule conférer à l'Eglise fidèle, dans l'attente joyeuse du retour de l'époux, son titre d'épouse de Jésus-Christ.

Eglise, écoute, écoute encore :

²⁰ Le Dr Smith raconte que, lorsqu'il proposa à son église la prise en charge des cinq premiers missionnaires, son église « avait des dettes ». A-t-elle commencé par combler ses déficits ? Non. Elle a commencé par obéir, c'est-à-dire par subvenir à sa nouvelle charge. Alors elle connut cette chose étonnante : le déficit balayé en même temps que l'argent affluait pour la Mission. Et depuis lors, elle ne connaît plus de déficit. On n'a d'autre souci à la *People's Church* que d'ajouter chaque année quelques nouveaux pionniers à la cohorte toujours plus nombreuse des missionnaires de l'église.

« Dieu a tellement aimé *le monde* qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3 : 16).

« Le peuple périt faute de connaissance » (Osée 4 : 6).

« Donnez-leur vous-même à manger. Donnez-leur à boire tous » (Luc 9 : 13).

« Allez donc, enseignez toutes les nations... » (Matth. 28 : 19-20).

« Et cet Evangile du royaume sera prêché par toute la terre, pour servir de témoignage à toutes les nations. Alors viendra la fin » (Matth. 24 : 14).

« Allez par tout le monde, et prêchez l'Evangile à toute créature » (Marc 16 : 15).

Eglise, écoute... Sors de tes faciles retraites, de ton égoïsme de clocher. La nuit vient où tu ne pourras plus travailler. Le Seigneur est proche. L'heure est venue de sortir du sommeil. Eglise, écoute. Ecoute et obéis.

TABLE DES MATIÈRES

1. La vocation d'Israël	5
2. La prophétie devient histoire	23
3. La vocation de l'Eglise	44
4. L'évangélisation, devoir impérieux de l'Eglise	63



Ecoutez régulièrement les émissions radiophoniques de

La Voix de l'Évangile

Faites-les connaître à vos amis en leur donnant
les horaires que nous vous enverrons sur demande.

Si vous ne le possédez pas encore,
réclamez-nous le Nouveau Testament.

Demandez-nous la liste de nos publications

LA VOIX DE L'ÉVANGILE

Boîte postale 45, MARSEILLE, France
Case postale 27079, 2002 NEUCHÂTEL, Suisse

Compte de chèques postaux : 2648.83 Marseille
» » » 8056.68 Bruxelles
» » » 20 - 7371 Neuchâtel

Société de Banque Suisse, Genève
Société Marseillaise de Crédit, Marseille



AUX ÉDITIONS « LA VOIX DE L'ÉVANGILE »

Equipe Boyer
Richard Wolff

CANTHARMONIE, recueil de chants

LA TENTATION
LE FILS DE L'HOMME
LA CONVERSION
APRÈS LA MORT
IL EST RESSUSCITÉ I
LA SOUFFRANCE
L'ORAISON DOMINICALE
LA PIERRE DE TOUCHE
LES BONNES ŒUVRES
TÉMOINS DE JÉSUS-CHRIST
COMPLEXES
LE MÉDIATEUR
CERTITUDE
LES DIX COMMANDEMENTS
CREDO
SIMON PIERRE
LE FILS DE DIEU
SOYEZ DES HOMMES I
ASPECTS DIVINS
A LA RECHERCHE DU BONHEUR
L'ÉLOGE DE L'AMOUR
LES DOUZE
PROFILS BIBLIQUES
LA REPENTANCE

Eugène Bersier
Horace Bonar
Robert Cook
R.-F. Doulière
Robert Haldane
Dr André Lamorte

JÉSUS-CHRIST PRÉSENT
L'INTIMITÉ DE DIEU
MAINTENANT QUE JE CROIS
LE CHEMIN DE LA PRIÈRE
DIEU A PARLÉ
LA PAROLE ÉTERNELLE
L'ÉPÉE DE L'ESPRIT
LE PLAN DE DIEU
DANS L'HISTOIRE DU MONDE
REGARDANT A JÉSUS
LE DON DE DIEU
LE CHEMIN QUI MÈNE A DIEU
REFLEXIONS
LA VOIX DU CŒUR
PASSION-RÉSURRECTION
CHRIST ET LES ÉCRITURES
LE TRIOMPHE DU CRUCIFIÉ
L'IMAGE DE DIEU DANS L'HOMME
LE VRAI CHRÉTIEN
LA VOLONTÉ DE DIEU

Théodore Monod

D. L. Moody
Jean Newton

E. de Pressensé
Adolphe Saphir
Erich Sauer
Henry Scougal
G. Christian Weiss